

**LA CULTURE QUÉBÉCOISE EST-ELLE EN CRISE?**

**143 intellectuels se prononcent**

**par**

**Gérard Bouchard**

**Alain Roy**

## INTRODUCTION

Ce livre présente les résultats d'une enquête-sondage réalisée en 2004-2005 sur le thème de la crise culturelle au Québec et en Occident. La recherche repose sur un bref questionnaire comportant trois grandes questions, chacune assortie de quelques sous-questions (voir exemplaire à l'ANNEXE «A»). Fondamentalement, l'objectif qui a motivé notre démarche était de sonder un certain nombre d'intellectuels québécois sur l'état de l'environnement culturel dans lequel ils vivent (leur point de vue sur le siècle, si l'on veut) : est-ce qu'il y a crise ou non? si oui, quelles en sont les manifestations, l'intensité, les causes? est-il possible d'y remédier? s'il n'y a pas crise, comment caractériser la situation présente, etc. Les réponses livrent donc un large éventail d'opinions ou de perceptions appuyées sur des argumentations et des analyses, parfois brèves et parfois très détaillées. Inévitablement, elles révèlent en même temps l'humeur des répondants – celle-ci allant, comme on verra, du pessimisme le plus noir à l'optimisme le plus résolu.

### Concepts

On notera que le concept de crise a été retenu pour des raisons en partie stratégiques. À cause de son actualité, il a semblé que c'était un bon angle pour susciter la réflexion, pour la provoquer même, et ainsi accéder à des perceptions plus vastes et plus riches. Pour cette raison, nous avons choisi de ne pas fournir aux répondants une définition des notions de crise et de culture, leur laissant plutôt toute latitude pour orienter leurs réponses dans le sens qui leur convenait. Du reste, la plupart d'entre eux (incluant les deux signataires de ce livre, dans leur chapitre respectif – VI et VII) n'ont pas manqué de proposer des définitions pour appuyer leur réflexion.

Cette disposition s'accordait avec le but de l'enquête qui visait à explorer le plus complètement possible les représentations de la situation présente et l'imaginaire (ou les

imaginaires) qui les soutient. Cela dit, pour ce qui concerne la notion de crise, les multiples variantes proposées par nos interlocuteurs s'articulent presque toutes à une acception de base qui fait de la crise une perturbation fonctionnelle grave, une discontinuité prenant des résonances structurelles. À la limite, la catastrophe n'est pas bien loin, mais l'horizon d'une résorption est le plus souvent présent. Quant au concept de culture, il a fait l'objet de définitions très diverses mettant en valeur tantôt la sphère dite savante (la culture d'élite et ses «productions»), tantôt la dimension humaniste (les valeurs, la moralité, la civilisation), tantôt l'acception anthropologique ou ethnographique (les coutumes, les façons de penser et de faire), tantôt encore la dynamique identitaire (la langue, la mémoire, le patrimoine ou l'héritage, l'image de soi et de l'autre).

### **Les répondants**

Les données ont été colligées durant l'année 2004 et au début de l'année 2005. Les répondants sont des intellectuels, au sens le plus général du terme, à savoir des individus à forte scolarité œuvrant dans des emplois reliés à l'enseignement, aux médias, à la religion, à la recherche scientifique, à l'édition, aux arts et aux lettres – en gros, des travailleurs spécialisés de la culture. Deux seuls d'entre eux ont reçu une formation en dehors des disciplines des sciences humaines, des arts et des lettres (Tableau 1). Nous avons sollicité 256 personnes, dont 141 ont donné suite à l'appel. Parmi ces dernières, 11 n'ont pas répondu à nos questions comme telles ; elles ont plutôt soumis des réflexions (parfois des objections) d'ordre théorique sur notre démarche, par exemple sur la difficulté ou l'impossibilité d'explorer le thème de l'enquête. Nous en ferons état en cours d'analyse. Cependant, ces 11 correspondants n'apparaîtront pas dans les tableaux ou statistiques que nous présenterons plus loin, étant donné qu'ils n'ont pas fourni de réponses aux questions posées.

**Tableau 1 Profil des répondants**

Formation disciplinaire	N	%
littérature	51	36,2
sociologie	17	12,1
philosophie	13	9,2
histoire	11	7,8
théologie	11	7,8
sciences politiques	9	6,4
anthropologie	5	3,5
beaux-arts et design	4	2,8
journalisme	3	2,1
éducation	2	1,4
géographie	2	1,4
linguistique	2	1,4
psychologie	2	1,4
droit	2	1,4
économie	2	1,4
cinéma	1	0,7
démographie	1	0,7
sciences naturelles	1	0,7
travail social	1	0,7
orientation scolaire	1	0,7
Total	141	100

Comme on le voit, l'échantillon comporte un certain déséquilibre dans le recrutement. Ce dernier résulte non pas d'une sélection effectuée au départ mais simplement des aléas des abstentions ou des refus de participer. De même, notre échantillon comporte plus d'hommes que de femmes (56,9 contre 43,1%) (Tableau 2).

**Tableau 2 : Répondants selon le sexe**

Hommes		Femmes		Total	
N	%	N	%	N	%
74	56,9	56	43,1	130	100

Cette fois, l'écart paraît surtout refléter la structure et les tendances du monde du travail au Québec dans les domaines d'emploi visés. On observe, par exemple, que l'inégalité est à son plus fort parmi les répondants les plus âgés (19 hommes contre 2 femmes chez les plus de 65 ans).

Cette disproportion est toutefois compensée par un taux élevé de réponses chez les 20-35 ans (20 femmes contre 9 hommes) (Tableaux 3-4).

**Tableau 3 : Hommes par classes d'âge**

20-35		36-50		51-65		> 65		Total	
N	%	N	%	N	%	N	%	N	%
9	12,2	12	16,2	34	45,9	19	25,7	74	100

**Tableau 4 : Femmes par classes d'âge**

20-35		36-50		51-65		> 65		Total	
N	%	N	%	N	%	N	%	N	%
20	35,7	19	33,9	15	26,8	2	3,6	56	100

Enfin, nous nous sommes assurés que notre échantillon reproduisait la composition de la société québécoise en termes de groupes ethniques et eu égard à la répartition Montréal/régions. Cela dit, notre enquête ne prétend pas à une représentativité statistique au sens le plus strict, mais par la place qu'elle fait aux groupes d'âge, aux genres, à la diversité ethnoculturelle et à la variété de la profession intellectuelle, on peut penser qu'elle traduit assez bien les attitudes et les grands courants d'idées ayant cours dans le Québec d'aujourd'hui.

## **L'analyse**

Le traitement que nous allons faire des données recueillies sera avant tout d'ordre qualitatif, notre objectif principal étant de dégager des perceptions et de reconstituer le discours qui les exprime et les justifie. Accessoirement, cependant, là où la chose est possible et utile, nous présenterons également quelques éléments statistiques. Certaines données se prêtent en effet à une quantification élémentaire. Le Chapitre I, par exemple, présente une répartition de certaines réponses selon la classe d'âge et le genre des répondants. Ce genre d'aperçus nous a semblé éclairant pour faire ressortir le poids de quelques paramètres sociaux ou historiques et mieux comprendre certains clivages dans les réponses.

Notre analyse s'appuie sur quatorze typologies très détaillées que nous avons élaborées à partir de l'ensemble des réponses formulées. Elles ont servi essentiellement à repérer les réponses-types aux questions et sous-questions posées, avec toutes les variantes relevées. Y sont également consignés de très nombreux extraits qui nous ont paru particulièrement significatifs ou représentatifs, des énoncés-synthèses et des formules chocs dont nous avons nourri notre commentaire<sup>1</sup>. Par ailleurs, nous avons également reproduit à l'ANNEXE «C» de cet ouvrage un échantillon d'extraits de réponses destinés à illustrer plus concrètement la diversité des sujets abordés par les répondants. Ils donnent aussi un bon aperçu des visions et des humeurs exprimées. La sélection pratiquée à cette fin a représenté une opération difficile, tant le choix était abondant.

Enfin, nous avons demandé aux répondants s'ils nous autorisaient à divulguer leur identité dans le cours du texte. Les trois quarts ont accepté ; leur nom apparaîtra donc entre parenthèses lorsqu'un extrait de leurs réponses sera reproduit pour appuyer l'analyse. Dans les autres cas, l'extrait paraîtra sans aucune autre mention ou signe. On trouvera à l'ANNEXE «B» la liste des répondants n'ayant pas requis l'anonymat.

## **Contenu de l'ouvrage**

Dans les cinq chapitres qui suivent, nous analysons le corpus des réponses aux différentes questions posées. Dans les deux derniers chapitres (VI et VII), nous avons tenu à jouer, nous aussi, le jeu de l'enquête en rédigeant chacun de notre côté un essai en guise de réponse au questionnaire. Comme on s'en doute, le jeu était cependant biaisé en notre faveur puisque nos deux essais, rédigés parallèlement à l'analyse des réponses, s'en sont inévitablement nourris.

---

<sup>1</sup> Le tout a été réuni dans un *Document* de la Chaire de recherche du Canada sur l'étude comparée des imaginaires collectifs (G. BOUCHARD, A. ROY, *Sondage sur la crise de la culture : présentation des typologies utilisées*. Octobre 2005, Doc. No I-E-17, 45 pages).

## **Remerciements**

Nous exprimons notre vive reconnaissance à ceux et celles qui ont bien voulu collaborer à cette enquête. Nous avons été très agréablement surpris du soin que les répondants ont mis à s'acquitter de leur tâche, ce dont témoignent la richesse et la profondeur des réflexions qui nous ont été transmises. À cause des contraintes d'espace, il n'a pas toujours été possible de leur accorder toute la place qu'elles auraient méritée ; nous avons donc dû résumer, nous nous en excusons encore une fois. Nous remercions également Mesdames Catherine Audet, Patricia Bouchard et Carole Roy pour leur indispensable soutien technique.

L'ouvrage a été réalisé dans le cadre des travaux de la Chaire de recherche du Canada sur l'étude comparée des imaginaires collectifs, que dirige Gérard Bouchard à l'Université du Québec à Chicoutimi.

## CHAPITRE I

### LA CULTURE EST-ELLE EN CRISE?

L'extraordinaire diversité des points de vue exprimés par les répondants est certainement ce qui frappe le plus lorsqu'on examine la somme des analyses, constats et impressions recueillis dans le cadre de cette enquête. Cette grande diversité s'explique naturellement par le souci des membres de la classe intellectuelle d'être toujours créatifs et originaux dans leurs conceptions, mais elle découle aussi pour une certaine part de l'immense horizon d'investigation dessiné par le sujet de notre étude. Car si cette dernière concerne principalement la situation québécoise, elle s'étend également au contexte occidental auquel nous n'échappons pas, voire au monde entier, mondialisation oblige...

L'ample signification ou la polysémie des termes utilisés dans la question initiale («Estimez-vous que la culture au Québec et dans les sociétés occidentales en général se trouve présentement dans un état de crise?») peut être aussi invoquée. «Crise» et «culture» sont des mots qui possèdent, en effet, plusieurs sens ou connotations, et les multiples agencements possibles de ces acceptions ne peuvent qu'influer sur la nature des constats proposés. Si on comprend, par exemple, le mot «culture» au sens d'œuvre (artistique ou intellectuelle), alors les constats sur «l'état de la culture» pourront diverger de façon significative selon qu'on considère la valeur de la production actuelle, les modes de diffusion des œuvres, le niveau de reconnaissance publique ou les conditions de travail des artistes : le répondant préoccupé par les problèmes concrets auxquels les créateurs font face de manière quotidienne pourra s'estimer tout à fait justifié de parler d'une «crise de la création» ; mais s'il s'identifie d'abord en tant que «consommateur» de biens culturels, il pourra partager l'impression, tout aussi fondée, de vivre dans une sorte d'âge d'or de la culture, où la qualité et la quantité des œuvres accessibles n'ont peut-être jamais été aussi grandes. Un troisième répondant, sensible à ces deux aspects, pourra formuler un constat partagé, ambivalent, contradictoire peut-être.

Les choses se compliquent si on entend le mot «culture» dans son sens anthropologique : il s'étend alors au domaine presque sans limite des mœurs, coutumes, mentalités, savoirs, mythes, religions, bref à tout ce qui forme le contenu de ce que nous appelons une «civilisation». Alors le

champ de l'enquête devient aussi vaste que le mot «culture» lui-même, et nombreux ont été les répondants qui ont situé leur réflexion à cette échelle, en remontant jusqu'aux sources de l'histoire occidentale ou en évoquant certains de ses épisodes marquants, afin de pouvoir caractériser correctement la situation actuelle.

On reconnaîtra sans peine que l'analyse d'un matériau aussi complexe constitue un programme ambitieux, pour ne pas dire téméraire. Mais il n'est pas moins vrai que c'est dans cette ambition même, dans cette tentative presque démesurée de vouloir «saisir l'époque» à travers ses multiples facettes et contradictions que réside le plus grand intérêt de cette enquête. Loin de le déplorer, il faut en quelque sorte louer ici la relative imprécision de la question initiale, notre parti pris ayant été de ne pas imposer de définitions aux termes de «culture» et de «crise» afin de permettre l'expression d'un large éventail de points de vue. Ce faisant, chacun des participants a pu trouver l'occasion de se prononcer sur l'état du monde dans lequel nous vivons, comme si au-delà des termes de la question initiale, la majorité des répondants avait entendu une autre question, plus vaste encore, à laquelle ils estimaient urgent ou nécessaire de répondre : «Comment se porte le monde aujourd'hui?»

## I. QU'EST-CE QU'UNE CRISE DE LA CULTURE?

Comme nous venons de le dire, le choix de ne pas définir les termes de la première question ne pouvait que favoriser l'expression de leurs diverses significations ou connotations. En ce qui concerne le terme de «culture», c'est d'abord le champ ou l'objet des réponses qui s'est trouvé modifié selon les différents sens qu'on peut accorder à ce mot. La polysémie du terme de crise s'est avérée tout aussi déterminante, et peut-être plus encore, car il suffit en effet que celui-ci soit entendu de manière neutre ou radicale, positive ou négative, pour que change radicalement le sens des réponses à la question initiale. En donnant libre cours à la pluralité de ce concept, notre enquête a permis d'en dégager une typologie, et ce, à partir des définitions proposées par les répondants eux-mêmes. Il est important de le signaler : les participants ont formulé de précieux développements destinés à clarifier le sens de ces termes, au lieu de s'en remettre à une compréhension purement intuitive ou impressionniste de la question d'ouverture.

Les conceptions de la crise que nous avons relevées peuvent être réparties en quatre catégories, ou bien encore, pour être plus clairs, selon un axe horizontal où l'on trouverait, à une extrémité, les acceptions purement «négatives» de la crise et, à l'autre, ses acceptions les plus «positives». Entre ces deux extrêmes se situent les conceptions qui perçoivent la crise comme un phénomène contradictoire ou normal, donc ni vraiment bon ni vraiment mauvais.

1) À une extrémité, nous trouvons la crise entendue dans un sens qu'on peut qualifier de radical : elle évoque une grave situation de désordre, une forme extrême de décomposition ou de désorganisation du lien social et du tissu culturel. L'état de crise est alors assimilé à une situation de «désintégration», d'«effondrement» ou de «chaos».

2) Dans un sens moins alarmiste, la crise peut être comprise à partir de sa référence médicale ; elle désigne dans ce cas une situation ambiguë, une phase «critique» qui peut se résoudre de manière favorable ou non. L'état de crise s'apparente alors «à une sorte de fièvre», celle-ci constituant le symptôme d'une maladie qu'elle s'efforce par ailleurs de combattre. Nous touchons ici à l'étymologie du mot grec *krisis*, qui signifie «décision» : la crise représente le moment d'un choix ou d'une action devenus nécessaires face à une situation problématique.

3) Dans un sens moins négatif, la crise peut être perçue comme un phénomène normal : inhérentes à la modernité, voire à la civilisation occidentale, les situations de crise ne feraient que refléter le mouvement de l'Histoire. C'est à cette conception de la crise que peut être rapportée la double objection théorique formulée par quelques répondants ayant choisi de «questionner la question», soit que «la culture, par définition, ne peut pas être en crise», soit, inversement, que «la culture, par définition, est toujours en crise». Ce sont là deux arguments apparemment contraires, mais qui finissent par se rejoindre du fait qu'ils renvoient à une même conception de la vie collective structurée par les tensions, les bouleversements, les conflits.

4) Finalement, la crise peut être abordée dans une perspective clairement positive. Les situations de crise ne représentent pas alors un mal auquel il conviendrait de chercher remède, puisqu'elles seraient un «vecteur de progrès» permettant la remise en question ou le remplacement d'un ordre devenu sclérosant. Dans cette optique, c'est plutôt une situation où il n'y aurait pas de crise qui serait inquiétante.

On voit tout de suite à quelle difficulté nous confronte cette dernière conception de la crise. Envisagés dans ce contexte, certains «oui» à la question d'ouverture ne renvoient pas du tout à une évaluation négative de la situation. Étant associés à un constat positif, ces «oui»

ressemblent à s'y méprendre au contenu de certains «non» qui perçoivent la situation sous un angle favorable : «Oui, nous sommes en crise» et «Non, nous ne sommes pas en crise» signifient alors pareillement que la culture se porte bien.

Un problème analogue s'est posé avec un autre groupe de répondants pour qui la situation actuelle laisse à désirer à cause d'une absence de crise. «Non, nous ne sommes pas en crise» doit alors être compris dans un sens négatif, la situation de non-crise étant associée à un «lent déclin» ou à une «longue agonie». S'il y a crise, il s'agit, paradoxalement, d'une crise «étouffée», d'une «situation de déchéance qui n'a pas les propriétés dynamiques de la crise». Dans ce sens, un retour à l'état de crise représenterait un mouvement positif. Une vision encore plus sombre consiste à dire que nous sommes entrés de façon définitive dans un «au-delà de la crise». Le véritable moment de la crise serait «derrière nous» et nous ne ferions aujourd'hui qu'en observer les débris, en vivre les échos.

La réponse : «Non, il n'y a pas de crise» ne signifie donc pas nécessairement que tout va bien. Et il semble même que les répondants les plus désenchantés par la situation actuelle se retrouvent parmi ceux qui ont formulé ce type d'énoncé. Car qui dit «oui, il y a crise» peut toujours espérer qu'on finira par en sortir. Il est, en revanche, beaucoup plus difficile de remédier à une situation très critique qui semble passer inaperçue à l'ensemble des individus.

## II. APERÇU STATISTIQUE D'ENSEMBLE (A)

Avant d'aborder l'analyse qualitative du riche matériau que nous avons recueilli, il peut être intéressant d'examiner quelques données de nature quantitative, lesquelles nous fourniront comme un instantané de l'humeur générale de l'intelligentsia québécoise. La question d'ouverture se prête assez bien à cet exercice, dans la mesure où le nombre des réponses qu'elle pouvait susciter se résume à quelques cas de figures (oui, non, oui et non, ni plus ni moins, peut-être) que nous avons effectivement tous rencontrés au cours de l'enquête. Rappelons aussi qu'un certain nombre de participants (11 sur 143) a choisi de ne pas répondre à la question, préférant l'esquiver soit par des «ne sais pas», soit en «questionnant la question» à partir de l'argument que «la culture ne peut pas être en crise», ainsi que nous l'avons vu plus haut.

Compte tenu de la polysémie des termes utilisés dans la question initiale, deux types de statistiques ont pu être compilés : ce sont, dans un premier temps, les pourcentages bruts, associés aux divers cas de figures que nous venons d'évoquer ; et, dans un second temps, les pourcentages «contextualisés», c'est-à-dire qui prennent en considération le problème des acceptions variées que les répondants ont pu donner au terme de «crise». Entre ces deux types de pourcentages, un écart a pu être observé, digne d'intérêt en lui-même, en ce qu'il permet de mesurer l'effet de la polysémie sur les réponses fournies à la première question.

Si nous considérons d'abord les données brutes (les réponses données à la question d'ouverture sans chercher à les moduler en fonction des explications et développements qui les accompagnent), nous constatons que se dessine une tendance assez nette en faveur des constats de crise.

**Tableau 5**

**Estimez-vous que la culture se trouve dans un état de crise ?**

Réponses	Hommes		Femmes		Total	
	N	%	N	%	N	%
<b>Oui</b>	36	48,6	29	51,8	65	50,0
<b>Non</b>	25	33,8	15	26,8	40	30,8
<b>Autres *</b>	13	17,6	12	21,4	25	19,2
<b>Total</b>	74	100	56	100	130	100

(\* Réponses ambivalentes : oui et non, ni plus ni moins, peut-être...

Alors que la moitié des répondants acquiesce au constat de crise, des proportions plus faibles rejettent ce constat (30,8%) ou formulent des constats ambivalents (19,2%). Si on suppose que la réponse de chaque participant exprime un certain aspect de la réalité, il en ressort que la situation actuelle est assez complexe et qu'elle n'a rien d'«unidimensionnel».

L'examen des données suivant le sexe des répondants ne permet pas de dégager de divergences spectaculaires entre les deux groupes. Les femmes formulent des constats de crise dans une proportion légèrement plus élevée que les hommes, mais la différence reste assez peu significative (3,2%). L'écart relié aux constats de non-crise est un peu plus grand (7% de plus chez les hommes), tandis que les constats partagés (Autres) sont assez similaires, avec un écart de

3,8% en faveur des femmes. Cela dit, une différence intéressante n'apparaît pas dans les données du tableau ; elle concerne le cas des participants ayant choisi de «questionner la question» : ce type de non-réponse, dont nous avons relevé huit occurrences, n'a pu être observé que dans le groupe des hommes.

### III. APERÇU STATISTIQUE D'ENSEMBLE (B)

Le deuxième type de compilation prend en considération la polysémie du concept de crise et vise ainsi à refléter plus fidèlement la nature du diagnostic formulé par chacun des répondants. Dans cette perspective, le problème de savoir si la culture se trouve, oui ou non, dans une situation de «crise» devient, non pas accessoire, mais secondaire par rapport à l'évaluation concrète de la situation actuelle. Les réponses recueillies peuvent alors être reclassées en fonction d'une nouvelle typologie qui tient compte des deux cas de figure exposés plus haut : a) le diagnostic de crise peut être entendu dans un sens positif ; b) la situation peut être perçue négativement sans référence à la thématique de la crise. Trois types d'évaluations peuvent ainsi être envisagés :

- I. Les évaluations négatives ou à dominante négative
- II. Les évaluations positives ou à dominante positive
- III. Les évaluations ambivalentes

Le Tableau 6 présente les résultats de ce nouveau classement pour le groupe des hommes et celui des femmes. Comme on peut le voir à partir des données contenues dans la colonne de droite, les pourcentages totaux sont très similaires à ceux du Tableau 5, résultat qui s'explique par le fait que le nombre des répondants percevant la crise sous un jour positif est presque égal au nombre de ceux qui considèrent négativement l'absence de crise. Ce double mouvement se solde par une faible hausse des évaluations négatives (51,5%) par rapport aux constats de crise dénombrés dans le Tableau 5 (50,0%) et par une baisse légère des évaluations positives (29,2%). En ce qui concerne les évaluations ambivalentes, regroupées dans la catégorie des «Autres» dans le Tableau 5, leur pourcentage reste inchangé (19,2%).

**Tableau 6****Estimez-vous que la culture se trouve dans un état de crise ?**

Évaluations	Hommes		Femmes		Total	
	N	%	N	%	N	%
<b>I. Négatives, à dominante négative</b>	37	50,0	30	53,6	67	51,5
<b>II. Positives, à dominante positive</b>	24	32,4	14	25,0	38	29,2
<b>III. Ambivalentes</b>	13	17,6	12	21,4	25	19,2
<b>Total</b>	74	100	56	100	130	100

Une autre compilation s'avère également possible si on écarte les ambivalents, comme dans les sondages électoraux qui ne tiennent pas compte des «indécis», pour nous concentrer sur les participants ayant été en mesure de répondre négativement ou positivement à la question initiale. Comme il apparaît dans le Tableau 7, les pourcentages sont alors plus contrastés, avec 63,8% d'évaluations négatives et 36,2% d'évaluations positives.

**Tableau 7****Estimez-vous que la culture se trouve dans un état de crise ?**

Évaluations	Hommes		Femmes		Total	
	N	%	N	%	N	%
<b>I. Négatives, à dominante négative</b>	37	60,7	30	68,2	67	63,8
<b>II. Positives, à dominante positive</b>	24	39,3	14	31,8	38	36,2
<b>Total</b>	61	100	44	100	105	100

Note : nombre de réponses ambivalentes écartées de ce tableau : 25.

#### IV. LES ÉVALUATIONS EN FONCTION DE L'ÂGE ET DU SEXE

La comparaison des données en fonction de l'âge des répondants (Tableau 8) permet d'identifier un phénomène intéressant, voire inattendu : le pourcentage des évaluations négatives augmente progressivement avec chaque classe d'âge, passant de 37,9% chez les 20-35, à 51,6% chez les 36-50, à 55,1% chez les 51-65 et, finalement, à 61,9% chez les 65 ans et plus.

**Tableau 8 : L'ensemble des répondants par classes d'âge**

Évaluations	20-35		36-50		51-65		+ 65		Total	
	N	%	N	%	N	%	N	%	N	%
<b>I. Négatives, à dominante négative</b>	11	37,9	16	51,6	27	55,1	13	61,9	67	51,5
<b>II. Positives, à dominante positive</b>	16	55,2	7	22,6	9	18,4	6	28,6	38	29,2
<b>III. Ambivalentes</b>	2	6,9	8	25,8	13	26,5	2	9,5	25	19,2
<b>Total</b>	29	100	31	100	49	100	21	15,6	130	100

Comment interpréter ce phénomène de désenchantement croissant? Diverses explications viennent à l'esprit. D'un côté, on peut invoquer le traditionnel «optimisme de la jeunesse», la foi qu'elle éprouve généralement en l'avenir «qui lui appartient». S'identifiant au temps présent et au nouveau monde techno-informatique qu'elle identifie comme sien (bien qu'elle en ait hérité et ne l'ait pas créé), la jeune génération éprouverait une certaine réticence, à tout le moins de la difficulté à faire le constat d'une crise de la culture, d'un héritage qui serait en train de se perdre puisqu'elle est elle-même entièrement tournée vers l'avenir. Quelles qu'en soient les causes, cette tendance «positive» contredit l'image qu'on peut se faire d'une jeunesse morose et désenchantée ; et elle confirme en quelque sorte les distinctions établies par les discours générationnels entre la fameuse génération «X», d'humeur sombre et pessimiste, et la soi-disant génération «Y», constituée par la progéniture des baby-boomers, davantage festive et en phase avec son époque, ainsi qu'avaient pu l'être ses géniteurs au temps de leur glorieuse jeunesse.

Inversement, on peut faire appel au fait notoire que les générations vieillissantes ont pour habitude de déplorer le cours des choses, la déperdition des valeurs, l'abandon des traditions, les égarements de la jeunesse, voire la déchéance de la civilisation tout entière. L'humeur nostalgique de la vieillesse serait aussi ancienne que le monde lui-même : le facteur générationnel et la « posture réactionnaire » ont d'ailleurs été identifiés par plusieurs répondants comme étant l'une des causes des constats de crise.

Si ces deux explications contiennent une part de vrai, une certaine circonspection s'impose, car une petite surprise nous guette avec l'examen des évaluations positives. Logiquement, nous devrions nous attendre à ce que ces évaluations soient au plus haut chez les jeunes et qu'elles décroissent ensuite avec chaque classe d'âge. C'est effectivement le cas de manière générale, à l'exception toutefois du groupe des 65 ans et plus, chez qui on observe un niveau d'« optimisme » (28,6%) plus élevé que chez les 36-50 (22,6%) et les 51-65 ans (18,4%). On note aussi que ce groupe est moins ambivalent que les autres (9,5%). Diverses explications pourraient être tentées, mais l'exercice serait un peu périlleux compte tenu du petit nombre de répondants.

Les Tableaux 9 et 10 présentent les pourcentages pour les hommes et les femmes en fonction de chaque classe d'âge.

**Tableau 9 : Hommes par classes d'âge**

Évaluations	20-35		36-50		51-65		+ 65		Total	
	N	%	N	%	N	%	N	%	N	%
<b>I. Négatives, à dominante négative</b>	3	33,3	5	41,7	18	52,9	11	57,9	37	50,0
<b>II. Positives, à dominante positive</b>	5	55,5	5	41,7	8	23,5	6	31,6	24	32,4
<b>III. Ambivalentes</b>	1	11,1	2	16,6	8	23,5	2	10,5	13	17,6
<b>Total</b>	9	100	12	100	34	100	19	100	74	100

**Tableau 10 : Femmes par classes d'âge**

Évaluations	20-35		36-50		51-65		+ 65		Total	
	N	%	N	%	N	%	N	%	N	%
<b>I. Négatives, à dominante négative</b>	8	40,0	11	57,9	9	60,0	2	100	30	53,6
<b>II. Positives, à dominante positive</b>	11	55,0	2	10,5	1	6,7	-	-	14	25,0
<b>III. Ambivalentes</b>	1	5,0	6	31,6	5	33,3	-	-	12	21,4
<b>Total</b>	20	100	19	100	15	100	2	100	56	100

Le nombre de répondants dans chaque catégorie n'étant pas élevé, il importe encore une fois de rester prudent quant aux conclusions à tirer. Nous nous contenterons de dégager les grands traits qui ressortent des deux tableaux :

1. Les évaluations négatives ou à dominante négative sont légèrement plus marquées chez les femmes (53,6%) que chez les hommes (50%). Il en va ainsi dans toutes les classes d'âge, mais l'écart reste mince et ne mérite donc pas qu'on s'y attarde longuement.

2. Les évaluations positives sont par contre nettement plus élevées chez les hommes appartenant aux deux groupes médians, comparativement aux groupes correspondants chez les femmes. On observe ainsi un écart de 31,2% dans les évaluations des 36-50 et de 16,8% chez les 51-65 ans. À titre d'hypothèse, la justification de ces écarts pourrait être cherchée du côté des conditions de vie (personnelle, familiale ou professionnelle) des répondantes, d'autant plus que ces dernières appartiennent aux premières générations de femmes à avoir pénétré le marché du travail. Mais comme nous l'avons souligné précédemment, ce type d'explication générale doit être envisagé avec prudence.

3. Les écarts que nous venons d'observer s'expliquent en partie aussi par une plus grande proportion des évaluations ambivalentes chez les femmes appartenant aux groupes d'âge médians, où l'on constate des différences de 15% (pour les 36-50) et de 9,8% (pour les 51-65 ans).

4. Soulignons enfin un phénomène assez frappant concernant les deux premières classes d'âge dans le groupe des femmes. Alors que le pourcentage des évaluations positives reste assez haut chez les hommes de 20-35 (55,5%) et de 36-50 ans (41,7%), on constate une rupture très nette entre ces deux classes chez les répondantes : plus de la moitié (11 sur 20) des 20-35 proposent des évaluations positives, proportion qui dégringole à 2 sur 19 chez les 36-50 ans. Ces

chiffres donnent l'impression d'une désillusion brutale survenant chez les femmes autour de la mi-trentaine, comme si à ce tournant de la vie les rêves de jeunesse venaient à se briser tout d'un coup. Le phénomène pourrait être vu aussi sous l'angle générationnel, comme l'indice d'une coupure plus accusée entre les femmes appartenant à la génération «X» et les plus jeunes appartenant à celle des «Y». Cela dit, il faut encore une fois se méfier des petits nombres.

Voilà, pour l'essentiel, ce qui ressort de l'analyse quantitative des réponses. Rappelons qu'elle n'avait d'autre but que de fournir un arrière-plan général avant d'aborder, dans les quatre prochains chapitres, l'analyse proprement qualitative, où l'accent sera mis sur le caractère éminemment singulier, personnel et original des réponses proposées par chacun des 143 participants.

## V. CONCLUSION

La question d'ouverture de cette enquête sur la situation de la culture au Québec et en Occident a suscité de la part des répondants un large éventail de points de vue, impressions, analyses, qui revenaient très souvent à formuler une forme de diagnostic général sur l'état de notre monde. Cette grande diversité de réponses peut être attribuée en partie à la polysémie des termes de la question que nous avons pris le parti de ne pas définir. Le concept de crise, en particulier, peut être entendu selon des acceptions très différentes (neutre, radicale, négative, positive) qui modifient largement le sens de la réponse fournie à la question initiale. Deux types de données quantitatives ont été compilées afin de cerner l'effet de cette polysémie et un léger écart a pu être constaté entre les réponses brutes et les réponses contextualisées.

L'analyse quantitative révèle quelques tendances générales parmi les intellectuels interrogés. Les évaluations négatives (51,5%) l'emportent assez nettement sur les positives (29,2%), la part des réponses ambivalentes s'avérant également importante (19,2%). Ajoutons qu'en excluant de la statistique les réponses ambivalentes, la part des évaluations négatives s'élève à tout près des deux tiers.

Si les évaluations négatives augmentent avec l'âge des répondants, il n'y a pas de différence marquée entre les évaluations des hommes et celle des femmes, sauf en ce qui

concerne le pourcentage des évaluations positives qui est plus élevé chez les hommes de 36-50 et de 51-65 ans. On constate, par ailleurs, une chute très marquée des évaluations positives chez les femmes entre le groupe des 20-35 et celui des 36-50 ans.

## CHAPITRE II

### LES ÉVALUATIONS POSITIVES

Tel qu'indiqué au chapitre précédent (Tableau 6), moins du tiers des répondants (29,2%) ont fourni une évaluation positive de la situation actuelle de la culture québécoise dans son environnement occidental. Nous présentons et commentons dans ce chapitre les énoncés qu'ils ont proposés en rapport avec les trois questions suivantes :

- Comment justifie-t-on les évaluations positives?
- Comment faudrait-il caractériser la situation actuelle?
- Comment expliquer la popularité actuelle des constats de crise?

En ce qui a trait à la première question, dix propositions se dégagent de l'ensemble des réponses. Nous les passons brièvement en revue, sous deux rubriques principales.

#### I. LA BONNE SANTÉ DE LA CULTURE QUÉBÉCOISE

##### **1- La situation actuelle est bonne**

On constate que, de façon générale, l'humanité ne cesse de progresser. On peut se référer à ce propos à la position de Anthony Giddens<sup>2</sup> qui évalue la situation actuelle en termes non pas

---

<sup>2</sup> Sociologue britannique dont les récents travaux proposent rien de moins qu'une analyse globale des temps présents.

de crise mais de risque. Dans l'ensemble, la mondialisation est une bonne nouvelle puisqu'elle accroît les échanges et les relations, réalisant ainsi un grand rêve de l'Occident. Parallèlement, de nombreux changements sont signes de progrès, par exemple : une amélioration du statut de la femme, le respect des droits des minorités, un renversement des indices de santé, une hausse spectaculaire de la scolarisation. Ce dernier point est particulièrement important du fait que la hausse est «porteuse de la pensée critique», en particulier au Québec (L.-C. Mercier). On constate aussi que les cultures nationales restent bien vivantes et résistent à l'économisme triomphant («elles sont encore loin d'être sacrifiées sur l'autel du marché», D. Ducharme).

De même, la démocratie se porte bien en Occident où des changements importants sont encore possibles (par exemple, passer du socialisme au libéralisme) à l'intérieur même des cadres constitutionnels (J. Richard). Les élites sont aussi plus diversifiées et plus lucides qu'autrefois (S. Kokis). Enfin, pour ce qui est du Québec, la qualité de la langue écrite et parlée s'améliore. À ce propos, l'essor fulgurant de l'Internet suscite une grande inquiétude qui n'est peut-être pas fondée. Un phénomène de ce genre s'est déjà produit avec l'apparition de la radio, de la télévision, du cinéma, etc. Néanmoins, la langue a non seulement résisté, elle a pris du mieux. «La culture, étant vivante, se transforme» (A. Fortin).

## **2- Il existe présentement des lieux de crise mais pas de crise généralisée**

Certains aspects de la culture occidentale sont en crise, par exemple la condition précaire des jeunes ou la philosophie utilitariste du savoir. Il existe aussi des points de rupture ou de friction résultant de changements institutionnels ou d'une fragmentation de l'échiquier culturel (émergence de plusieurs sous-cultures). Mais pour parler de crise, il faudrait pouvoir définir son envers, c'est-à-dire une situation de «normalité». En outre, le concept de crise est si flou qu'il peut englober tout et son contraire. Si l'on tient à parler de crise, on dira qu'elle existe surtout dans l'esprit de quelques nostalgiques de la «belle époque», celle où régnait la culture classique – et que d'autres appellent aussi la Grande Noirceur.

Des menaces pointent cependant à l'horizon. Il faut se méfier du discours postmoderne qui, en mettant trop l'accent sur l'individu et sa singularité, met en péril les nécessaires attaches collectives. Il y a aussi le terrorisme international qui vise «la destruction pure et simple de la culture occidentale» (J. Richard). Parmi les autres sources d'inquiétude, mentionnons l'invasion

de la culture états-unienne, l'effondrement de la gauche qui laisse libre cours au libéralisme, le pouvoir de surveillance de l'État qui restreint la liberté des individus, le sous-financement des milieux culturels indépendants (œuvrant à distance des entreprises et des gouvernements), les inégalités intergénérationnelles (aux dépens des jeunes), les carences du système d'éducation «qui ne transmet plus la culture» (M. Ducharme), la sous-fécondité persistante (potentiel de décroissance démographique imminente de l'ordre de 25%).

### **3- Le concept de crise ne convient pas à la situation actuelle**

La difficulté que nous éprouvons à caractériser l'état présent de la culture (parce que nous ne voyons pas encore le sens de certaines mutations) ne signifie pas que nous sommes en crise. Pour parler de crise, il faudrait que nous sortions d'une période faste, d'une sorte d'Âge d'or ; ce n'est pas le cas, sauf peut-être pour les années 1960-1970 (A.-A. Michaud). Il n'y a pas non plus de rupture dans le système de production et de transmission, qu'il s'agisse de biens matériels ou symboliques (D. Latouche). On n'observe pas de déclin, d'éclipse, de désagrégation ou d'effondrement. Le fait de toujours rapporter le présent au passé empêche de percevoir les formes de renouvellement autrement qu'en termes de perte. Il y a parfois des déplacements et métamorphoses qui sont difficiles à cerner (C. Saint-Pierre, A. Fortin, L.-M. Vacher, J. Richard). Il n'y a pas de rupture brutale, inattendue, avec les repères établis, la situation n'est pas hors de contrôle et on ne voit pas que les choses soient sur le point de basculer totalement (G. Ménard). De même, les classes populaires, les masses, sont très aliénées mais les élites sont plus nombreuses et plus lucides qu'autrefois (S. Kokis).

La notion de crise est donc trop dramatique, démesurée, catastrophiste (M. Lagueux). Dans la situation présente, il n'y a rien de comparable, par exemple, à la crise de 1929 ou à Octobre 1970. Il y aurait crise seulement si notre culture était en stagnation (C. Cyr) ou si nous ignorions les importantes menaces qui pèsent sur elle.

Les commentaires qui précèdent se rapportent aux réponses appuyées sur une conception humaniste ou classique de la culture, à savoir un ensemble de significations, de valeurs, de croyances, de symboles enracinés dans une collectivité et y servant de repères, de motivations pour la pensée et pour l'action. Un certain nombre de répondants se sont plutôt référés à la culture au sens de création artistique et littéraire, en incluant parfois ce qu'on appelle depuis peu

les «industries culturelles». Leurs réflexions peuvent être ramenées aux deux propositions suivantes.

#### **4- La création se porte très bien**

La création culturelle québécoise (destinée à l'élite ou à la masse) est vivante, diversifiée, florissante (nombreux répondants). Elle «bouillonne» (Catherine Pommet-Éole), elle n'a jamais été aussi dynamique au plan à la fois des pratiques artistiques et de la «consommation», c'est «une explosion». La place prise par la culture de masse n'est pas si inquiétante dans la mesure où elle crée une tension qui est source de créations de grande qualité. Bref, nous vivons «un âge d'or de la culture» (S. Trudel). S'il y a crise, c'en serait plutôt une de surproduction ou de croissance (L.-M. Vacher) – un peu comme la rançon de l'abondance.

#### **5- La création vit certains problèmes mais rien qui ne ressemble à une crise**

La vigueur de l'offre culturelle est telle qu'elle dépasse la demande ; où donc est le mal? Le public ne suit pas mais la production ne ralentit pas (F. Lesemann). On y trouve aussi de tout, «de l'écœurant jusqu'au sublime» (J. Henripin), mais «le bon et le mauvais s'équilibrent» (M. Fahmy). La production actuelle est supérieure en qualité à celle des années 1970 ou 1980, même si elle va dans toutes les directions et que ses orientations sont difficiles à définir (M. Lagueux). Les balises sont en effet inexistantes ; une «liberté de création aussi absolue donne le vertige». Par ailleurs, si l'art de qualité semble marginalisé, ce n'est que temporaire. On l'a vu au cours des années 1970 dans le monde de l'éducation : les constats de «dégradation des contenus et des exigences» qui ont accompagné ces années de démocratisation intensive de l'enseignement postsecondaire ont ensuite reflué devant l'essor «d'enseignements et de recherches autrement plus passionnantes». Quoi qu'il en soit, la culture «non populaire» a toujours évolué dans la marge et dans des conditions difficiles ; la situation des créateurs «n'est ni moins ni plus déplorable qu'elle l'a toujours été» (A.-A. Michaud). Après tout, il est un peu normal que «l'art d'élite» occupe la position congrue du marché.

Il faut déplorer que certains secteurs de la création, plus fragiles (orchestres symphoniques, danse moderne, théâtre pour enfants...), soient sous-financés (nombreux

répondants). Une sorte d'équilibre s'était établi : le privé soutenait la culture populaire, le public finançait «l'art non rentable» ; avec le retrait de l'État, cet équilibre s'est rompu (M. Lacombe). Cela dit, le fait que des artistes vivent dans la pauvreté ne justifie pas un discours de crise. En plus, les sources de financement sont certes limitées mais leur accès est largement ouvert, et sur une base compétitive. Il est permis de voir là un mécanisme de régulation relativement pertinent de ce secteur d'activité extrêmement difficile à «normer» et à «évaluer» (F. Lesemann). Dans la direction opposée, on peut aussi faire valoir que la marchandisation tire vers le bas mais qu'elle permet de contrer l'élitisme ; autrement dit, la démocratisation a un prix mais elle apporte des gains de toutes sortes. Il arrive du reste – et ce serait le cas aujourd'hui – que ce soit la culture d'élite qui souffre de sclérose alors que la culture de masse s'avère très inventive, très dynamique.

Finalement, le seul fait de «déplorer le manque de diversité et de relief de sa culture, c'est déjà faire la preuve d'une richesse culturelle» ; cela signifie que «cette culture nous a communiqué une idée du relief et de la diversité que nous pourrions en attendre» (M. Lachance). Pour le reste, il est bien connu et parfaitement compréhensible que les acteurs du secteur culturel utilisent le discours de la crise pour mobiliser l'attention et susciter un meilleur financement public (F. Lesemann et autres).

## II. LA CRISE : ÉLÉMENT FONDATEUR DE LA CULTURE OCCIDENTALE, ROUAGE UTILE, PRESQUE BANAL DE L'ÉVOLUTION

### **1- La crise est un phénomène positif, normal, qui fait partie du mouvement usuel des sociétés**

Les constats de crise, au fond, n'ont rien d'inquiétant. Ils mobilisent l'attention générale et fournissent périodiquement l'occasion d'un réexamen des objectifs et des valeurs d'une société, des difficultés auxquelles elle est confrontée, des orientations dans lesquelles elle est engagée. La situation opposée est synonyme d'indifférence, d'apathie, de stagnation : «Nous pensons quand il y a crise ; avant, nous n'en sentons pas l'urgence» (M. Chabot). La crise a l'avantage de remettre

en question ce qui, dans un ordre donné, est devenu sclérosant. Elle déstabilise des catégories de pensée et d'action dans lesquelles une société en vient à s'installer trop confortablement (A. Thibault). Sans elle, «de quels ressorts disposerions-nous pour avancer?» (B. Andrès). En ce sens, la crise est rassurante, elle est une didactique du changement, elle prouve qu'une société n'est pas figée : «C'est le propre d'une culture d'être dans un état de crise» (M. Micone, G. Bourgeault) et le seul fait de se demander si on est en crise est déjà un signe de vitalité (J.-T. Godbout).

La crise est même un vecteur de progrès sociétal, à tout le moins signe «de tensions utiles» (B. Andrès). Il faut plaider pour «l'ébranlement des certitudes, la relativisation des identités» (A. Thibault). Enfin, la crise est le moteur de la création artistique et littéraire. Sans «le tremblement, la rupture» qu'elle provoque, «il n'y a pas d'œuvre». On ne peut «la recevoir que comme un don» (L. Warren).

## **2- La culture, par définition, ne peut pas être en crise**

La culture s'inscrit fondamentalement dans un processus jamais interrompu (mais parfois accéléré) de questionnement, révision, réinterprétation. Elle est essentiellement dynamique, évolutive, nourrie de glissements, de ruptures, de continuités : «Une culture vivante est en perpétuelle mutation, et c'est tant mieux» (J. Godbout). Ceci tient en grande partie au fait qu'à chaque génération, l'héritage est remis en jeu : «Les individus sont libres de choisir les valeurs, les idées, les symboles [...] qui leur conviennent» (M. Ducharme). Autre formulation de la même idée : la culture «est un construit qui se veut toujours le fruit d'une adaptation à un environnement géographique et social qui se trouve lui-même en perpétuelle transformation» (C. Gélinas). L'Occident serait même récemment entré dans une ère où toute possibilité de crise est exclue ; la capacité de digérer les bouleversements est telle que, désormais, «tout a une solution». Cela dit, du fait que le Québec a été quelque temps replié sur lui-même et sur son héritage, il est possible que cette dynamique s'y manifeste actuellement d'une façon plus accusée : «Les mutations y sont peut-être plus grandes ou du moins plus vivement ressenties qu'ailleurs» (G. Bourgeault).

Enfin, si on s'en remet à une acception strictement anthropologique de la culture, elle apparaît tout simplement comme le reflet de la réalité. Or, celle-ci est faite de conditions

matérielles, sociales et autres qui sont toujours en mouvement. En ce sens, «la culture est l'expression de toutes les dimensions de la société».

### **3- La culture est toujours en crise**

[Les arguments mis de l'avant ici s'apparentent étrangement à ceux dont nous venons de faire état en rapport avec l'énoncé 2 ; mais ils servent cette fois à appuyer la conclusion inverse.]

La culture est toujours mutation, métamorphose, rupture ressentie comme violente, perpétuellement relancée par «cet acteur invisible qu'est le temps». Et il est bon qu'il en soit ainsi, c'est signe de vie. Si on se réfère au domaine de la création, la culture («heureusement») est toujours en crise, c'est dans la nature de l'art que de déranger, de bousculer. Le vrai lieu de l'artiste, c'est celui de la fragilité, de l'incertitude, de l'entre-deux. Plus généralement, les cultures sont toujours tiraillées entre passé et avenir, entre héritage et projet. Leurs rencontres donnent aussi lieu à des heurts qui commandent des tris, des choix. En conséquence, elles «se recomposent constamment» (G. Bourgeault).

En outre, la culture est toujours en crise à cause des conflits inhérents à toute vie sociale. La vie collective est faite de rapports dialectiques et les agencements destinés à surmonter les contradictions sont toujours provisoires, instables (P. Bernard). La totalité que forme une société est donc fragile, grouillante.

### **4- La crise est inhérente à l'Occident**

L'idée de crise est concomitante à la civilisation occidentale, elle participe d'une «mythologie crépusculaire» (M. Bélisle) et elle est particulièrement effervescente à chaque tournant de siècle. Notre imaginaire «carbure» à la crise, c'est sa façon d'absorber le changement. Chaque génération comporte sa «petite armée de sombres Cassandres» (M. Angenot). C'est aussi le propre de la modernité et des élites qui l'incarnent que de se livrer à de continuelles remises en question. Autre manie très occidentale aussi, celle qui consiste à «médicaliser» le phénomène ; tout changement qui sort de l'ordinaire est perçu comme une maladie à guérir. On peut voir là une survivance de la pensée organiciste, c'est un problème épistémologique (M. Ségura).

Ce n'est toutefois pas nouveau, l'Occident se croit en crise depuis l'Antiquité. On ne doit pas s'en surprendre : le discours de la crise est le corollaire d'une civilisation qui se définit par le changement. S'il était fondé, «l'homo sapiens serait tombé depuis belle lurette au stade de l'orang-outan» (L.-M. Vacher). Du coup, le concept devient caduc ou trompeur. Un autre corollaire de ce discours, c'est le mythe de l'Âge d'Or, lequel fait pendant à la thématique de l'Apocalypse. Tout cela rappelle une réflexion de Walter Benjamin tirée de *Paris, capitale du XIXe siècle* (1989) : «Avoir conscience de façon désespérément lucide de se trouver dans une crise décisive est un phénomène chronique de l'histoire de l'humanité» (É. Nardout-Lafarge).

### **5- S'il y a crise, c'est plutôt dans le monde non occidental**

Les crises «extra-occidentales» sont plus inquiétantes que nos perturbations étant donné qu'elles prennent l'Occident comme bouc émissaire. Par ailleurs, nos petites misères de sociétés privilégiées n'ont rien de comparable avec les problèmes qui affligent le Tiers-Monde. Occulter ce contraste trahit une perception démesurée, irrespectueuse de ce qu'est une véritable crise (quelques répondants).

### III. S'IL N'Y A PAS CRISE, COMMENT CARACTÉRISER LA SITUATION PRÉSENTE?

Cette question rejoint en partie celle qui précède (où les répondants qui rejetaient le diagnostic de crise étaient invités à justifier leur évaluation positive). Le recoupement était voulu, il invitait les répondants à raffiner ou à étendre leur argumentation et, peut-être, à explorer d'autres dimensions. Comme il fallait s'y attendre, plusieurs redites sont apparues : la création au Québec est exceptionnelle, on observe une grande «biodiversité» des cultures d'élites et de masse, des progrès se manifestent partout, la liberté de pensée et de création est totale, il y a dispersion, flottement du côté des repères, nous vivons une période d'instabilité, de transition. Mais plusieurs commentaires ont fait ressortir d'autres éléments de diagnostic dont certains

viennent tempérer et même contredire l'enthousiasme affiché par ailleurs. On peut résumer ces éléments dans les cinq énoncés suivants.

### **1- La culture québécoise vit une période d'ouverture sans précédent**

On assiste à un décloisonnement, une hybridation, un métissage de la culture. La littérature, notamment, tire grand profit de cette interaction avec «d'autres logiques identitaires basées non plus sur la racine mais sur le rhizome» (E. Tremblay). En conséquence, l'expérience québécoise peut maintenant s'universaliser (quelques répondants). Tout comme d'autres sociétés, le Québec s'est ouvert aux identités multiples et s'est engagé dans un mouvement vers d'autres langues, d'autres cultures, ce qui l'amène à se dire et à se raconter autrement (C. Saint-Pierre). Cette évolution a été favorisée par l'accueil positif qui a été fait aux immigrants et à la diversité qu'ils incarnent (G. Bourgeault). Il en a résulté une redéfinition des valeurs communes en même temps qu'une diversité des visions du monde, source de saines divergences et controverses.

### **2- Nous vivons le début d'une nouvelle ère**

C'est toute une époque qui s'achève. La situation est fluide, des changements en profondeur, accélérés, sont en cours (P. Anctil). Nous vivons une transition précipitée, ouverte, difficile à suivre (nombreux répondants), qui s'accompagne donc d'une «fatigue culturelle» (L. Bureau). On ne se surprend donc pas que le Québec actuel soit placé «sous intense observation» (N. Xanthos). On peut même parler d'un contexte de révolution tant les mutations, les bouleversements sont radicaux. En ce sens, la présente conjoncture s'apparente à celle de «la révolution industrielle du 19<sup>e</sup> siècle : le cadres sociaux et identitaires changent rapidement et la légitimité du pouvoir et des relations sociales de l'ordre industriel perdent de leur pertinence» (M. Ducharme).

Il est certain que la culture est en voie de «recomposition» (nombreux répondants). Ce processus est toutefois marqué d'incertitudes (les changements trop rapides peuvent détruire les institutions) et de tensions entre des impératifs qui ne convergent pas nécessairement, par exemple : «conserver sa langue et sa culture tout en s'ouvrant au monde», «absorber les influences externes...tout en développant sa spécificité», «s'ouvrir à l'autre tout en solidifiant ce

qui compose le nous», «maintenir l'adhésion à ses valeurs fondamentales et traditionnelles de justice, d'équité, de démocratie, de solidarité dans un contexte où priment la consommation et l'individualisme» (C. Saint-Pierre).

L'issue demeure imprévisible et les nouvelles formes culturelles sont très disparates. Ainsi, nous sommes passés d'une culture du Quoi (classicisme) à une culture du Comment, à une culture technique, laquelle est également une culture «de l'appropriation et de la consommation par le plus grand nombre» (J. Paré). On constate aussi un désabusement. Mais en même temps, la mondialisation désenclave, diversifie, renouvelle, enrichit. La complexité est peut-être la grande caractéristique de notre époque ; elle commande de nouvelles attitudes, une nouvelle discipline.

### **3- Nous sommes dans une position de résistance aux forces d'uniformisation**

Il est vrai que la mondialisation diversifie, mais elle menace aussi d'homogénéiser, d'où un devoir de résistance au nom de l'exception culturelle (quelques répondants). La mondialisation prend de plus en plus des airs d'américanisation et la nation ne protège plus – sinon très difficilement – la culture. «Le sort des petites cultures est à repenser» (M. Chabot).

### **4- La conjoncture actuelle n'est ni meilleure ni pire que les précédentes**

Nous ne sommes ni plus ni moins en crise qu'auparavant (A. Fortin, M. Lacombe et autres). La culture actuelle vaut bien toutes celles qui l'ont précédé, «dans la mesure où la valeur d'une culture dépend essentiellement de l'aide qu'elle apporte aux individus à donner un sens à leur expérience, à comprendre le monde, à s'y déplacer et à se comporter en société» (M. Ducharme).

### **5- La culture actuelle a congédié le passé, montre d'inquiétants signes de déclin et même de déchéance ou d'agonie, donne dans le désenchantement, s'est installée dans un cul-de-sac**

[Note : Les réflexions que coiffe cet énoncé s'apparentent beaucoup à celles qui seront analysées plus loin en rapport avec la question : «Quelles sont la nature et les manifestations principales de la crise?» Cette dernière question s'adressait aux répondants ayant endossé le diagnostic de crise,

alors que ceux dont il s'agit ici ont rejeté ce constat tout en fournissant des évaluations négatives, parfois même extrêmement pessimistes – voir à ce sujet le Chapitre I. Notre exposé se fera donc très bref pour éviter les redites.]

La laïcisation de la culture au Québec a entraîné «la mise au rancart (au moins partielle) de l'idéalisme, de l'humanisme, de toute référence à une transcendance. [...] Les jeunes semblent vivre dans une indifférence radicale à l'égard des valeurs séculaires qui étaient encore celles de leurs parents. Leur rapport au passé est inédit... Ils en font exactement ce qu'ils veulent» (réflexion d'un répondant anonyme également formulée par quelques autres). On parle d'une «désacralisation», d'une absence de vision, d'une «débandade», d'un «aplatissement» de la culture, d'une hégémonie de la mollesse et du «tout-se-vaut».

La crise des années 1960 et 1970 au Québec aurait eu ceci de particulier que la rupture profonde qu'elle a pratiquée n'a pas donné lieu à des «réinventions» ou des «dépassements», mais «une sorte de balayage général de toutes les valeurs sur lesquelles de tels dépassements auraient pu s'appuyer». Il en a résulté non pas un «tournant» mais une fin : «la fin d'un monde, la fin d'une définition et d'une pratique séculaires de la culture ; [...] nous vivons donc dans l'après, i.e. dans la post-culture. [...] [C]e qui s'appelait autrefois la culture (art, littérature, théâtre, etc) s'y poursuit, bien sûr, et même y prolifère mieux que jamais, mais en étant vidé de sa substance et de ses repères ; on est ainsi dans un monde de simulacres, de parodies, de faire-semblant» (F. Ricard).

#### IV. S'IL N'Y A PAS DE CRISE, À QUOI SONT DUES LA POPULARITÉ, LA VIGUEUR DU DISCOURS DE CRISE ?

Encore ici, une très grande diversité caractérise les réponses obtenues. Plusieurs théories, plusieurs logiques se manifestent ; il est impossible d'en dégager un modèle quelconque. Par ailleurs, il importe de le noter, plusieurs répondants prennent bien soin d'indiquer qu'ils n'adhèrent pas aux arguments qu'ils mentionnent comme pouvant expliquer la prégnance du discours de crise.

## **1- Le sentiment de crise est nourri par les grandes peurs de notre temps**

La perte du sens et l'absence d'un grand projet collectif créent un vide qui est source d'angoisse. S'y ajoute un sentiment d'échec né a) de tout ce que la Révolution tranquille n'a pas accompli et b) des deux expériences référendaires de 1980 et 1995. L'espace public est aussi le lieu d'un grand désordre, mais d'un type très particulier : «C'est la Tour de Babel à l'envers : il semble y avoir unité de mots, mais les discours sont cacophoniques» (J. Bédard). L'absence relative de «ténors» au sein du milieu intellectuel accentue ce phénomène ; l'époque est productive mais on est incapable de définir ses orientations (M. Lagueux). Parmi les autres menaces, signalons : une accélération de la mondialisation qui alimente la crainte d'homogénéisation, le déclin des valeurs («trop nivelées vers le bas»), le sous-financement généralisé de la culture dite savante, l'américanisation, le cavalier seul du néolibéralisme, l'excès d'individualisme qui laisse aux acteurs une grande liberté de transgression, un possible dérèglement des flux migratoires (qui compromettrait les valeurs fondamentales du Québec et de l'Occident), l'essor du terrorisme (qui attise les discours réactionnaires), l'évacuation de la dimension nationale dans le discours public et dans la culture en général.

## **2- Le discours de la crise est le fait d'intellectuels élitistes**

C'est par snobisme, en vertu d'un complexe de supériorité que tant d'intellectuels nourrissent la thématique de la crise, ou bien parce que leur culture élitiste a été marginalisée par la culture de masse (D.-C. Bélanger). C'est aussi parce qu'ils cherchent à évaluer la culture à l'aune des modèles classiques, lesquels sont aujourd'hui dépassés à cause du décloisonnement de la culture. L'élitisme tient aussi dans l'habitude de considérer la situation québécoise à la lumière d'une norme française idéalisée, tout comme dans la volonté d'imposer une conception très particulière de ce que serait «une vie pleine et accomplie». Enfin, l'intellectuel élitiste est celui qui voudrait sans cesse «élever le niveau» et se rebelle ou se fatigue «devant l'entêtement des "pauvres" à ne pas suivre». Or, en matière de culture, il n'existe pas de règle unique qui soit valable pour tous ; chacun doit trouver la sienne, réaliser son propre équilibre, formuler les réponses à ses inquiétudes (J. Payeras).

### **3- C'est la vieille génération, dépassée, qui se complaît dans le discours de crise**

Le constat de crise exprime «la sinistrose chic» de ceux qui ont fait la Révolution tranquille, d'une génération âgée qui tient à ses privilèges et taxe à priori d'inculture les différences qu'affichent les jeunes (A. Thibault). Il y a aussi les baby-boomers qui «projetent sur la culture leur incapacité de changer le monde», qui voudraient «transformer en une crise générale leur crise personnelle». Tous ces gens sont simplement dépassés par les nouveaux moyens de communication, par la nouvelle dynamique culturelle, mondialisée.

### **4- Le discours de crise est inspiré par une attitude réactionnaire**

Une nostalgie de «la belle époque» conduit à sanctifier, à fétichiser des schémas explicatifs dépassés et à rejeter aussi bien les mouvements progressifs que les nouvelles valeurs qui les portent (L.-M. Vacher, F. Dupuis-Déry et autres). Elle est le fait d'intellectuels malheureux d'avoir perdu le «statut que leur conférait jadis l'appartenance à une classe d'élites» (M. Fahmy). Ce genre d'attitude témoigne aussi d'une vision monolithique et très statique de la culture, doublée d'une idéalisation du passé canadien-français (C. Gélinas et autres). On peut y voir, enfin, le signe d'une culture «classique», trop livresque.

### **5- Décréter l'état de crise est un réflexe et même une stratégie d'intellectuels et de journalistes**

C'est, partout en Occident, un très vieux réflexe d'intellectuels, un leit-motiv intéressé, un artifice discursif, un procédé de «vieux rhéteurs» destiné à capter l'attention (B. Andrès et plusieurs autres). On trouve déjà cela dans la tragédie grecque. Les médias ont tendance à faire la même chose. Souvent, le but est simplement de vendre un produit quelconque (des journaux, des livres, des revues) ou de faire de la réclame pour des films, des émissions de télé (nombreux témoignages). Les temps présents, où la mode est à la déconstruction, favorisent de toute évidence ces manœuvres. On donne plus de couverture aux intellectuels hypercritiques, aux «râleurs professionnels portés à se juger supérieurs au monde profane» (L.-M. Vacher).

## **6- C'est un signe d'impuissance et d'incompréhension**

La tentation de la crise se nourrit d'une inquiétude identitaire, d'une incapacité de se définir, de s'adapter aux mutations, de se situer dans la mouvance des jeux et réseaux de langage, ou tout simplement de changer les choses (nombreux témoignages). Elle révèle aussi une incompréhension des dynamismes culturels qui bouleversent constamment les repères, les grandes références, et commandent une discipline d'adaptation, de ré-intégration, de relecture de l'univers. À cela s'ajoutent des «difficultés théoriques et méthodologiques à analyser la complexité» (K. Fall).

## **7- Plusieurs intellectuels ne savent pas résister à la séduction de la thématique crépusculaire**

Les alarmistes, les «broyeurs de noir», les «Cassandre» sont de toutes les époques (plusieurs répondants). Chez les esprits dépassés ou déçus, la mythologie catastrophiste remplace l'analyse lucide (M. Bélisle). On peut y voir également la réaction d'une vieille hégémonie fatiguée qui n'a pas su se renouveler, qui se méfie, qui craint la compétition, etc (le même). Enfin, il s'y trouve du misérabilisme («le Québécois est plaignard» – M. Lacombe) et un peu de snobisme (quelques témoignages).

## **8- Ceux qui sonnent l'alarme sont d'utiles éveilleurs de conscience**

Une société a besoin de ces «formidables esprits critiques» qui savent alerter l'opinion et provoquer des changements ; de cette façon, ils aident à prévenir la crise (quelques répondants).

## V. CONCLUSION

Pour la plupart des répondants visés dans ce chapitre (ceux qui ont écarté le constat de crise), la situation est globalement bonne parce qu'il n'y a pas de rupture brutale avec une période

faute, avec un âge d'or. Nous ne vivons pas un effondrement des cadres symboliques, la vie socioculturelle n'est pas hors de contrôle. La conjoncture actuelle marque plutôt des progrès importants par rapport aux décennies précédentes et elle manifeste des signes d'une grande santé, en particulier dans le domaine de la création. Ces avancées, souvent sans précédent, sont telles qu'elles suggèrent chez quelques-uns l'idée d'une ère nouvelle. On relève toutefois d'importants motifs d'inquiétude reliés, par exemple, à la situation précaire des jeunes, à l'utilitarisme qui envahit toutes les sphères du savoir, à l'ultra-individualisme qui menace les instances collectives, au terrorisme international. Mais dans l'ensemble, s'il faut parler de crise, c'est pour désigner des mutations prévisibles et souhaitables qui font partie de la vie courante et que nos sociétés ont appris à gérer puisqu'elles sont au cœur de la civilisation occidentale depuis sa naissance.

Parallèlement, quelques répondants ont récusé le constat de crise pour des raisons exactement inverses : tout va si mal dans la culture qu'on ne peut même pas miser sur le nettoyage en profondeur d'une véritable crise – entendue comme un bouleversement général qui instaure pour un temps le chaos – pour refaire les fondements, le dessin de l'ensemble. En somme, la crise représenterait le seul remède adéquat aux maux du moment, tant ils sont considérables (nous vivons la fin d'un monde que rien ne vient remplacer, nous sommes dans la post-culture...). Mais même cet ultime recours nous est refusé.

On retrouve ainsi deux des acceptions de la crise dont nous avons fait état au Chapitre I : ici, un élément d'intégration du changement que les sociétés occidentales ont parfaitement appris à apprivoiser (ce qui peut amener à affirmer «la culture ne peut pas être en crise», aussi bien que «la culture est toujours en crise») ; là, une plongée dans les abîmes qui fournit l'espoir d'une renaissance, l'occasion de refaire tout un monde.

Enfin, le lecteur aura noté le caractère très disparate, et parfois contradictoire, des argumentations proposées, par exemple quand il s'agit d'expliquer la popularité du discours de crise.

## CHAPITRE III

### LES DIAGNOSTICS DE CRISE

Tel qu'indiqué dans le premier chapitre (Tableau 6), un peu plus de la moitié des répondants (51,5 %) a fourni une évaluation négative de la situation de la culture québécoise dans son environnement occidental (proportion qui s'élève à 63,8 % si on ne tient pas compte des réponses ambivalentes). Nous présentons dans ce chapitre les réponses fournies aux quatre questions suivantes :

- Quelles sont la nature et les manifestations principales de la crise?
- Quelles sont les causes de la crise?
- Quelle est l'intensité de la crise?
- Dans quelle mesure les répondants se sentent-ils personnellement affectés?

#### I. NATURE ET MANIFESTATIONS DE LA CRISE

Parmi les diverses typologies que nous avons pu constituer à partir des réponses des participants, celle qui porte sur la nature et les manifestations de la crise s'est révélée de loin la plus foisonnante et diversifiée. En effet, aucun aspect de la vie humaine ne semble pouvoir échapper à la crise dès qu'on prend le terme de culture dans son sens large : polymorphe et ubiquitaire, la crise se manifesterait à grande et à petite échelles, sur le plan de la vie collective aussi bien que des existences individuelles. Comme on pourra le constater, il n'est quasiment pas un seul sujet de préoccupation qui ait échappé à la sagacité des répondants.

La démarche la plus logique, pour présenter ce riche matériau, consiste à partir du plus général pour aboutir au plus spécifique. Trois grands ensembles se dégagent alors : a) les diagnostics de crise reliés aux référents, valeurs et représentations qui fondent notre communauté civilisationnelle ; b) les divers «lieux» de crise, qui correspondent *grosso modo* aux divers champs de la vie en société (politique, famille, éducation, médias, etc.) ; c) enfin, les

manifestations de la crise dans le domaine de la culture au sens plus étroit (art, littérature), que ce soit sous l'angle de la création, de la diffusion ou de la réception des œuvres.

## **A. Crise des référents**

### *Crise du sens, du langage et des savoirs*

À l'échelle la plus étendue qu'on puisse concevoir, le type de crise à laquelle nous aurions affaire peut être désigné comme une «crise du sens». De nombreux répondants ont abordé ce thème général en évoquant la perte des repères, l'épuisement des grands référents, la fin des grands récits ou la dissolution des mythes fondateurs de l'Occident. Rejetant le recours à l'autorité et à la transcendance, notre époque aurait provoqué la liquidation des lieux où se construit le sens commun. Aveuglés par un esprit managérial qui repousse la question des finalités ultimes, nous souffrons de l'absence d'une anthropologie fondamentale (S. Bouchard) : seuls les besoins primaires nous sont encore figurables (J. Grand-Maison).

Cette crise du sens peut être vue comme le résultat d'une pensée déficiente. Le thème de la réflexion lacunaire est soulevé par de nombreux répondants : ignorance, perte de l'esprit de synthèse, étroitesse d'esprit, absence de questionnement profond, bannissement de tout ce qui est lointain, difficile et inquiétant, affaiblissement de la pensée analytique, absence d'une vision globale, cohérente et profonde de la nature humaine, faillite quotidienne du jugement moral et intellectuel, incapacité à définir ce qui change et ce qui ne change pas. Ce sont là diverses façons de dire que nous vivons à une époque qui ne sait plus penser ou qui ne pense pas à ce qui importe véritablement. Si nous nous trouvons face à une crise de la culture, ce serait somme toute à cause de notre incapacité à penser la crise et à nous entendre sur une définition commune de la culture.

Une autre série d'énoncés vise moins ces déficiences de la pensée que des dispositions mentales liées à certaines modes ou courants intellectuels ayant pour effet d'induire le doute et la confusion. Le relativisme est ici pointé du doigt et tout ce qu'il entraîne avec lui : égalité des discours, effacement des distinctions, abolition de l'effet de vérité, démocratisation du doute et de l'incertitude, banalisation des questionnements fondamentaux, séparation de la pensée et de l'acte, remise en question gratuite et systématique, questionnements sans fin et sans désir de réponse, mouvement général d'indifférenciation, affaiblissement de la pensée analytique au profit d'une vision holiste créatrice de confusion...

Deux autres motifs de crise peuvent être situés dans le sillage de la crise du sens. C'est le cas, d'abord, de la crise du langage (ou de la langue) : si le sens de chaque mot fait problème et que le langage cesse d'être un outil de communication, on voit mal comment on pourrait ne pas sombrer dans une «cacophonie des discours malgré l'apparente unité de mots» (J. Bédard). En instaurant un divorce entre le réel et le langage, la langue de bois et le jargon de la rectitude politique redoublent ce brouillage du sens ; et l'on peut en dire autant de la dévalorisation de la langue sous ses diverses manifestations : conception utilitaire, monopole de l'anglais (lui-même appauvri), détérioration de la langue écrite et parlée.

La crise des savoirs est le second type de crise que nous pouvons associer à la crise du sens. Celle-ci concerne en premier lieu le champ universitaire, envers lequel beaucoup de répondants (universitaires eux-mêmes) ne se montrent pas très tendres, en dénonçant le technocratisme de leurs institutions, la logique du court terme et de l'efficacité, le carriérisme et le fonctionnariat, la sur-spécialisation des savoirs et la dérive des sciences humaines qui s'éloignent de leur objet véritable. Plus largement, c'est le mépris de la société pour le travail intellectuel, la démission intellectuelle des élites et la croyance que «tout le monde sait tout faire» (F. Théorêt) et peut juger de tout (M. Lachance) qui entretiennent la crise du sens et des savoirs.

### *Crise morale, crise des valeurs, crise religieuse*

Un deuxième sous-ensemble dessine le cadre de la crise de la culture ou de ce que nous devrions peut-être appeler, considérant l'ampleur et l'étendue des diagnostics, une crise de civilisation. Nous examinerons en premier lieu le thème de la crise des valeurs (ou de la crise morale), termes que nous emploierons de manière plus ou moins synonymiques. Une variété de «sous-thèmes» a pu être dégagés : nous pourrions dire de ces derniers qu'ils constituent les lieux communs de la critique morale de notre époque.

Parmi ceux-ci, nous trouvons, sans grande surprise, l'égoïsme : caprices du moi, hédonisme, opportunisme, manque de compassion, idéologie du «vécu», culture de la transparence et de l'hyperexpressivité, exhibitionnisme individuel ; tous ces traits témoignent d'une inflation narcissique visant à compenser la soumission des individus à des déterminismes (d'ordre économique notamment) donnés comme tout-puissants. Le matérialisme est le deuxième aspect dominant de la crise morale : obsession de l'argent, confort et indifférence, embourgeoisement de la culture sont les symptômes d'un monde où l'argent autorise tout. Ce

dernier aurait ainsi détrôné les diverses formes d'autorités morales auxquelles l'humanité s'en était remise jusque-là. Il serait aidé dans ce travail de sape par une attitude typiquement moderne fondée sur la désinvolture, l'irresponsabilité et le culte aveugle de la transgression.

De façon plus générale, c'est le règne des fausses valeurs qui est dénoncé par les répondants (vulgarité, banalisation de la violence, idéologie de la performance, conformisme) ou, inversement, l'absence de valeurs positives communes : pas de consensus sur les valeurs fondamentales du mariage et de la famille, perte de légitimité des valeurs de stabilité, d'engagement, de don et d'espérance, déni de l'autre, de la souffrance et de la mort. L'oubli des valeurs de culture et de morale résulte en partie de la régulation éthique de nos sociétés-systèmes (J. Beauchemin) : la morale est confondue avec une éthique machinalement appliquée par le biais de mesures procédurières. Ce double problème – règne des fausses valeurs et absence de valeurs positives – a comme effet pernicieux d'engendrer une perte de confiance, un climat de cynisme, de morosité et de désabusement généralisé. Comme le soulignent plusieurs répondants, une crise de confiance est particulièrement grave en ce qu'elle mine le désir même de vaincre la crise et la croyance que celle-ci peut être vaincue.

Les deux thèmes de la perte des repères et de la crise des valeurs se retrouvent fréquemment sous la plume d'autres répondants qui adhèrent au diagnostic d'une crise religieuse, par exemple en évoquant le désenchantement du monde ou le déracinement culturel causé par la sécularisation. La dimension additionnelle que contiennent ces diagnostics porte sur la religion elle-même ou le sentiment religieux, affectés par le «laïcisme mur à mur» (J. Grand-Maison), le manque de spiritualité, la remise en question de la religion et de l'Église, l'oubli du sacré et l'abandon des rites, la perte de la tradition chrétienne chez les jeunes, la célébration de fêtes ayant perdu leur signification profonde. À ces problèmes généraux, liés à la conjoncture de sécularisation, s'ajoutent des problèmes plus spécifiques, comme la montée du terrorisme islamiste, la crise d'intégration du pluralisme religieux et la culture de victimisation au sein de la pensée religieuse.

### *Crise dans le rapport au temps*

Le troisième volet de la crise des référents peut être considéré comme la condition des deux précédents dans la mesure où il porte sur la possibilité même de se doter de points de repères solides et stables. Un nombre important de répondants a dénoncé ainsi ce qu'on peut

appeler le «culte de l'actuel», dont la conséquence immédiate est d'annuler toute forme de lien ou de rapport avec les modèles du passé. Ce culte du présent ou «présentisme» (J. Grand-Maison) est critiqué d'abord en tant que tel, comme frénésie de l'immédiat, obsession du court terme, glorification de la spontanéité, improvisation des idées et des émotions. Sous l'angle du passé, il témoigne d'un oubli des racines, d'un fossé entre les cultures classique et actuelle, d'une ignorance et d'un rejet de la mémoire. Comme si elle cherchait à se conforter dans son amnésie, la modernité se fait une conception négative de la science historique, qu'elle réduit à une entreprise de domination ou d'occultation des mécanismes du pouvoir (J. Beauchemin). Enfin, sous l'angle de l'avenir, le culte de l'actuel prend l'allure d'une fuite en avant qui cause une accélération du temps ; ses principaux attributs sont le manque de persévérance, l'absence de réflexion à long terme et la perte de croyance dans un avenir de salut. Lorsque le présent devient objet de culte, c'est l'avenir et le passé qui se trouvent tous deux bloqués (N. Kattan).

## **B. Lieux de crise**

Le déficit de sens qui résulte de la perte des référents crée un espace général de crise. Au sein de cet espace, peuvent être identifiés différents lieux où la crise se manifeste avec une acuité particulière. Notons que ces lieux de crise et le cadre général où ils s'insèrent entretiennent des liens de continuité : par exemple, la «crise de la famille» peut être vue comme découlant de la perte des traditions et du rejet de l'autorité, en même temps qu'elle contribue à nourrir ou à amplifier ces deux «causes» de la crise. Ainsi, nous aurions affaire à deux ordres de phénomènes qui se conditionnent mutuellement (et c'est donc avant tout pour la clarté de l'exposé que nous les distinguons ici).

### *Crise écologique, technologique, socio-économique*

Le premier lieu de crise auquel nous nous arrêterons consiste à prendre notre métaphore au pied de la lettre. Pour plusieurs répondants, c'est le rapport imaginaire ou symbolique de l'homme à son espace qui est devenu critique : faible sentiment d'appartenance au territoire, perte du lien avec la nature ou avec ses racines terrestres. Peu soucieux de son rapport à l'environnement, l'homme détruit et renie son propre habitat. La crise dans le rapport à l'espace se

transforme en crise écologique, avec toutes les conséquences que l'on sait (pollution, réchauffement de la planète, changements climatiques, surexploitation des ressources naturelles).

Derrière cette crise écologique se profile le démon du progrès : obéissant à une logique utilitariste, la science évacue le problème des limites éthiques ; elle développe le comment et ignore le pourquoi (B. Lacroix). C'est en raison de cette attitude qu'elle conçoit des technologies destructrices ou dont les bienfaits à long terme semblent discutables. La crise technologique affecte l'environnement naturel, mais elle touche l'homme aussi de façon plus immédiate à travers les supposées «avancées» de la génétique. L'application des modèles informatiques à toutes les sphères de la société est une autre illustration de ses effets douteux.

Ces développements destructeurs de la technique vont de pair avec des intérêts de nature mercantile. Nous touchons ici à l'un des thèmes les plus souvent évoqués par les répondants. Nous l'avons déjà croisé en parlant de la crise des valeurs et du matérialisme et nous aurons l'occasion d'y revenir dans le contexte de la création culturelle. Sont ici dénoncés le néolibéralisme, le capitalisme monétariste, la mondialisation du capital, l'écart grandissant entre les pays riches et pauvres, la privatisation, la culture de compétition et la dépendance au travail, le mimétisme consumériste et la culture de consommation. Dans une perspective plus large, c'est la fausse idée que nous nous faisons de la place de l'économie dans le monde (T. Hentsch) qui est mise en cause, avec ses conséquences néfastes : la marchandisation de l'existence et la perte d'autonomie des champs culturels et symboliques (M. Freitag).

#### *Crise du politique et crise de la communauté*

Si la logique combinée du progrès technologique et du marché en mène aussi large, cela dépend pour une bonne part de la faiblesse des contre-pouvoirs qui pourraient s'y opposer. Aux yeux de plusieurs répondants, le politique est aujourd'hui en crise, notamment à cause du capitalisme qui a eu pour effet, voire pour objectif délibéré, de remettre en cause le rôle de l'État et de fragiliser les États-nations. Il en a résulté une crise du nationalisme et des idéologies dominantes, comme en témoigne la chute du communisme (qui n'a pas mené au renouvellement de la gauche). Les repères culturels nationaux ont été brouillés sous l'impulsion de la mondialisation qui crée un déchirement entre le *global village* et l'affirmation de soi (M. Girard). Les États sont maintenant gérés à court terme et la gouvernance s'effectue par sondage plutôt que par analyse. La responsabilité de ce gâchis est partagée : elle revient en partie aux dirigeants –

«les imbéciles» ont le pouvoir (É. Vonarburg) –, aux élites intellectuelles – c'est «le silence des clercs» (G. Boutin) – et aux citoyens qui se désengagent de la chose publique, désormais diluée dans une multitude de sujets d'intérêts (M. Seymour). Cette dynamique d'incompétence et de méfiance mêlées secrète le doute à l'endroit des discours rassembleurs et des projets collectifs ; elle culmine dans un sentiment d'impuissance à agir sur le monde.

Dans un même ordre d'idée, plusieurs répondants déplorent ce qu'on pourrait appeler une crise de la communauté, ou encore crise de la sociabilité, de la solidarité ou de la société civique. Ses manifestations sur le plan des comportements, des attitudes et des mentalités ne sont pas sans rappeler les divers sous-thèmes réunis sous le titre de la crise morale et de la crise des valeurs. La récrimination de loin la plus fréquente vise l'individualisme, le repli égotiste, le retrait dans la vie privée. La société atomisée, simple agrégat de «Personnes» (S. Bouchard), est l'image à grande échelle de ce manque de solidarité entre les individus et entre les groupes (séparation de l'élite et du peuple, évolution en parallèle des générations), voire d'un ersatz de solidarité qui se maintient de manière purement fonctionnelle. Sur le plan symbolique, l'atomisation sociale se manifeste dans l'appauvrissement de nos pratiques de ritualité et dans l'indifférence et la légèreté dont nous faisons preuve à l'endroit des rites de passage. Le légalisme nous tient lieu de ciment culturel, mais on assiste en réalité à un épuisement du droit civil, à une absence de consensus sur les problèmes sociaux et à une confusion des rôles au sein de la société.

Cette crise qui affecte la définition du bien commun se répercute dans les rapports avec l'autre et les minorités, lesquelles sont souvent tenues à l'écart par une inquiétante culture du consensus. L'intégration socio-économique reste difficile pour les immigrants et on assiste à un retour des réactions racistes et xénophobes. Les Premières Nations du Canada sont encore et toujours marginalisées et il règne, à l'échelle mondiale, un climat de méfiance et de violence entre les peuples. D'une manière plus indifférenciée, on observe la dégradation des rapports interpersonnels en général (fragilité du civisme, rapports sociaux affectés par le stress, la frustration et la violence, illusion de proximité créée par les technologies de communication, rapports humains superficiels).

### *Crise de l'éducation*

Les éléments de crise qui affectent la société en général s'immiscent aussi dans le milieu de l'éducation. Il aurait été souhaitable que celui-ci soit imperméable aux errements de la

collectivité, qu'il constitue un espace «à part», une sorte de forteresse de la transmission culturelle, mais il n'en est pas ainsi selon l'évaluation de plusieurs répondants. L'éducation se serait «massifiée» et serait désormais assujettie à des critères d'efficacité quantifiables, à la dictature de l'emploi et à l'obsession des compétences ; le savoir-faire règne aux dépens du savoir-être et du savoir-vivre (G. Boutin). La transmission des valeurs et de l'héritage culturel n'est plus au cœur de l'éducation : ces dimensions sont carrément ignorées. Le cours classique préparait mieux à la réflexion critique.

### *Crise familiale, crise de la jeunesse, crise personnelle*

Restent les lieux de crise que nous pouvons rattacher à la sphère de l'intimité, même s'ils comportent une dimension sociale. Bien que vécue entre les quatre murs d'une résidence, la crise familiale n'en constitue pas pour autant un phénomène isolé : nul ne peut se croire immunisé contre un contexte social où la dislocation de la famille, l'oubli des ancêtres, la recomposition des liens de parenté et les «bricolages familiaux sans règles ni avenir» sont en train de devenir la norme. La crise de la famille et de l'éducation ne sont pas étrangères à la crise de la jeunesse et ses manifestations : souffrances et inquiétudes à cause des transformations de la famille, enfants peu aimés de leurs parents, culture de facilité à l'école, manque de défi pour les garçons (alors que les filles s'en tirent beaucoup mieux), éducation négligée, décrochage, illettrisme, délinquance, désespoir chez les jeunes hommes, suicide. Attirés par les héros d'un jour, les jeunes d'aujourd'hui souffrent d'un problème d'ancrage ; ils font preuve d'indifférence et de cynisme sur le plan politique et moral. Enfin, l'individu lui-même, le moi de l'individu peut être un lieu de crise : comme le note une répondante, toute crise est d'abord vécue et témoigne d'un désarroi (E. Tremblay), lequel peut prendre des formes plus ou moins inquiétantes : vide identitaire, solitude, maladies nerveuses, refus de vivre.

### **C. Crise de la culture**

Les diagnostics précédents envisageaient la culture au sens large ; nous en venons maintenant à son acception plus restreinte, quoique ici encore nous devons élargir le champ d'investigation en ne nous limitant pas au seul domaine de la création et de la consommation des arts d'élite. Dès qu'on examine le problème de la diffusion et de la réception des œuvres, il est

difficile de faire abstraction du rôle central joué par les médias, qui prennent une part active dans le façonnement des goûts du public et dans la sélection des œuvres promues et célébrées. Les médias ont d'ailleurs été l'objet, ou plutôt la cible, d'un nombre importants de commentaires et d'observations de la part des répondants.

### *Crise médiatique*

La crise des médias comporte plusieurs facettes. De façon générale, elle peut être attribuée à la faiblesse des contenus ; triomphe de l'opinion, complaisance, discours vides soumis à la logique des marchés sont autant de manières de nommer cette faiblesse, dont le tort additionnel est de mener à la fabrication d'un univers factice fondé sur l'autoréférence, c'est-à-dire sur l'auto-congratulation et le culte du vedettariat. Tout cela, bien entendu, ne contribue pas à une meilleure compréhension du réel, mais au brouillage des limites entre le virtuel et la réalité, à la création d'un monde «compensatoire et euphémisant» (F. Boisvert) qui évite la polémique et les débats. D'autres répondants déplorent l'infantilisation des masses par les médias, l'abrutissement causé par la publicité, la production de télé-consommateurs (G. Boutin) livrés à des instincts primaires et la culture états-unienne de divertissement. Enfin se pose le double problème du monolithisme des discours et de l'excès d'information : d'un côté, nous subissons le matraquage d'informations uniformisées dû à la convergence des mass media ; et de l'autre, nous faisons face à une accumulation d'informations non analysées, à un surplus d'information ingérable. Tout se passe comme si les médias disposaient d'une puissance de transmission qui n'aurait d'égale que la faiblesse des contenus véhiculés.

### *Crise de l'inculture*

La crise de la culture, pour bon nombre de répondants, se manifeste aussi sous sa forme négative, en tant qu'absence ou inculture. C'est la société dans son ensemble qui est alors visée : société réfractaire à la vie intellectuelle, qui tient en piètre estime les valeurs artistiques. Comme en témoignent les réponses recueillies, il existe plus d'une façon de malmenier la culture. Premièrement, on peut l'ignorer ou la marginaliser : négligence, désintérêt, évacuation, étouffement, «déculturation» de nos patrimoines et dédain du public pour les formes d'art exigeantes. Deuxièmement, on peut la vider de son sens en la transformant en «produit» de consommation (de nombreux répondants). Troisièmement, la culture ou les cultures au pluriel

peuvent souffrir d'être uniformisées, sous l'impulsion de la mondialisation homogénéisante, qui coïncide plus souvent qu'autrement avec un processus d'américanisation. Quatrièmement, la culture peut être malmenée en étant rabaissée, avilie : une culture dégradée usurpe la place d'une culture plus noble et authentique ; on assiste alors à la «mystification» de la culture (F. Théorêt). En termes plus précis, les répondants déplorent le nivellement vers le bas et la superficialité de la culture de masse sous toutes ses formes dérisoires : culture du divertissement, culture du spectacle, culture de l'extrême, culture du n'importe quoi, fast-food culturel et, même, culture de l'inculture. Cette fausse culture ou pseudo-culture est d'autant plus dommageable qu'elle est omniprésente (c'est l'hégémonie de la culture populaire états-unienne qui est ici encore montrée du doigt) et qu'elle détourne le public d'une culture plus riche et substantielle : culture de masse qui endort l'esprit, préséance de l'image sur l'écriture, omniprésence d'humoristes médiocres et vulgaires qui se complaisent dans la dégradation de soi, dénigrement de l'activité intellectuelle, endoctrinement des masses et accentuation du clivage entre culture élitiste et culture populaire.

### *Crise de la création*

Nous en venons aux conditions spécifiques de la création artistique ou culturelle. Celle-ci est confrontée à deux ordres de problèmes. D'abord, ceux qu'on peut qualifier de «matériels». Nous trouvons, au premier chef, les doléances fréquemment exprimées à propos du manque de fonds pour la culture, du faible soutien des gouvernements (le manque d'arrimage entre les bailleurs de fonds est aussi évoqué) et de la pauvreté des artistes. Viennent ensuite les préoccupations concernant la diffusion des œuvres. On est ici placé devant une sorte de cercle vicieux : d'une part, le public est restreint ; de l'autre, l'espace accordé à la culture exigeante est de plus en plus exigu. La concentration des activités dans la métropole complique les choses pour les artistes et écrivains vivant en région. L'hégémonie de la culture de masse est largement responsable aussi de ce problème de diffusion. La crise de l'inculture est encore une fois dénoncée, mais selon le point de vue des créateurs qui se trouvent marginalisés par la présence tapageuse de la culture de masse et le bruit de fond insignifiant des productions médiocres. Le nivellement vers le bas des goûts et des attentes a comme effet pervers d'infléchir la création elle-même : le choc entre la culture d'élite et la culture démocratisée se traduit par une prolifération des formes d'art inféodées par la recherche du scandale et de l'originalité tape-à-l'œil. Enfin, problème paradoxal, la diffusion de chaque œuvre singulière se trouve compromise par un

contexte de surproduction et d'affolement festivalier : la surabondance crée un effet de saturation ; le foisonnement des œuvres crée une illusion de vitalité.

Le second ordre de problèmes est de nature symbolique (et il sera donc plus difficile ici d'imaginer des correctifs concrets) : c'est la perte de légitimité de l'art et du rôle de l'artiste qui est déplorée. La société dévalorise ses artistes, ses intellectuels et ses travailleurs culturels. Le manque de reconnaissance émane également de pays phares comme les États-Unis ou la France. Intériorisés par les Québécois, ce dédain ou cette indifférence prend la forme d'un «syndrome du colonisé au détriment de la production québécoise» (Andrée A. Michaud). Pour quelques répondants, les artistes et écrivains ne seraient pas étrangers à leurs propres malheurs : la littérature se confine à l'intime et l'art a perdu son pouvoir subversif. Le prolétariat culturel subventionné se contente de jouer les fous du roi pour la société du plaisir (B. Laverdure).

## II. LES CAUSES DE LA CRISE

Comme nous pourrions le constater, il n'est pas toujours aisé d'établir une distinction nette entre les causes et les manifestations de la crise. Par exemple, un répondant peut présenter la marchandisation ou l'individualisme comme étant deux causes importantes de la crise de la culture ; mais un autre pourra considérer ces deux phénomènes comme des «manifestations» de la crise, en accordant la priorité à d'autres facteurs jugés plus déterminants (comme la crise du sens ou la crise de l'autorité). L'identification des «causes» et des «manifestations» paraît ainsi relever d'un ordonnancement subjectif des phénomènes ; à tout le moins permet-elle, par le retour et l'insistance de certains thèmes, de dégager quelques reliefs dans les nombreuses manifestations de la crise que nous venons d'évoquer.

Les diverses causes de la crise identifiées par les répondants peuvent être regroupées en trois sous-ensembles : a) les causes associées au contexte général ; b) les causes de nature philosophique ou morale ; c) et les causes liées aux carences des institutions devant faire office de relais culturels. Bien entendu, ces sous-catégories ne sont pas parfaitement étanches et peuvent parfois se recouper.

## A. Causes liées au contexte

### *Histoire et mondialisation*

La culture serait d'abord en crise à cause du contexte historique et mondial au sein duquel elle est immergée, contexte qui se présente pour plusieurs comme une force essentiellement inhibante. Sous l'angle temporel, sont évoqués le poids de l'histoire et les effets des dynamiques de longue durée. Sous l'angle spatial, le contexte apparaît écrasant parce qu'il est planétaire. La mondialisation est ainsi mise en cause sous l'un ou l'autre de ses aspects : mondialisation des marchés, toute-puissance des corporations transnationales, brouillage des identités culturelles, ouverture radicale des frontières, ampleur des migrations ; le gigantisme de la mondialisation engendre des sentiments d'impuissance et de fatalisme. Dans la conjoncture actuelle, celle-ci se résume à l'impérialisme des États-Unis, sans rival depuis la chute du régime soviétique. Quelques répondants évoquent enfin le problème de la confrontation avec l'Islam fondamentaliste, tenté de retrouver son passé glorieux à cause d'un avenir bloqué (N. Kattan).

### *Causes socio-économiques*

Pour de nombreux répondants, le contexte actuel se caractérise par le règne de la pensée économiste. Ce thème est repris sous de multiples formes. Outre la mondialisation des marchés, sont dénoncés le triomphe du néolibéralisme, la concentration du capital, le capitalisme abstrait et anonyme, l'hégémonie et la folie de l'argent, l'extension de la logique capitaliste à tous les champs humains et dans l'administration du bien public, le conservatisme social, la société de consommation, la dépersonnalisation causée par l'industrialisation et l'accroissement des inégalités. Dans le champ culturel proprement dit, les répondants mentionnent la marchandisation et l'industrialisation de la culture, le sous-financement des secteurs culturels et, de façon plus globale, la secondarisation de la culture par l'économique (C. St-Pierre).

### *Causes techno-scientifiques*

Notre monde est largement façonné par les avancées de la science et de la technique, lesquelles paraissent obéir à leur propre logique et sans égards aux conséquences négatives qu'elles peuvent avoir sur l'ensemble de nos vies. Biotechnologies et technologies informatiques

sont soumises aux lois de la marchandisation, tandis que les progrès de la génétique ont pour effet de brouiller les frontières de l'humain. Le privilège exorbitant accordé à la technique s'exerce au détriment de tout ce qui relève du symbolique : la cybernétique et l'Internet relativisent les contenus, empêchent la pensée critique et fabriquent un monde virtuel ; les scientismes parasitent le champ de la morale et de la politique ; l'omniprésence du discours scientifique évacue la place du rêve et de la mythologie (S. Gubbay Helfer).

## **B. Causes philosophiques et morales**

Les causes de nature philosophique ou morale façonnent le contexte général au même titre que les précédentes ; mais nous pouvons considérer qu'elles forment un sous-ensemble du fait qu'elles appartiennent à la sphère spécifique de l'esprit. Ceci ne veut pas dire, encore une fois, qu'elles ne peuvent pas avoir d'effets concrets sur la réalité : il est bien connu que les idées «mènent le monde» autant que celui-ci les conditionne.

### *Causes philosophiques, métaphysiques*

Certains courants philosophiques sont perçus comme étant responsables de la crise de la culture. Parmi eux, la modernité au sens large (depuis la Révolution française) et la conception du progrès qui lui est associée. Suivant une vision presque contraire, la situation de crise découlerait de l'épuisement de la modernité fondée sur l'individualisme et l'utilitarisme, aucune solution de rechange n'ayant été trouvée dans les courants qui lui ont succédé, nommément «les philosophies postmodernes anti-humanistes» prônant «la mort du sujet» (M. Freitag). L'extension du naturalisme et la sécularisation des fondements philosophiques sont également désignés. Mais plutôt que d'être liée à un courant philosophique particulier, la crise pourrait aussi découler de l'affrontement entre plusieurs visions du monde, par exemple du conflit entre l'héritage des Lumières (colonialisme, capitalisme outrancier, injustices politiques), la postmodernité relativiste et l'Islam fondamentaliste (G. Leroux).

Les autres réponses que nous pouvons réunir dans cette section n'attribuent pas le blâme à tel ou tel courant philosophique, mais plutôt à un manque, à une absence de pensée philosophique forte et stimulante. Nous retrouvons ici le thème de la perte des référents (disparition des grands

récits, processus général d'indifférenciation, relativisme intellectuel et moral, culture jugée superflue, laïcisation des repères ayant mené à un grand vide). D'autres répondants insistent sur le climat actuel qui serait particulièrement hostile à l'égard de la réflexion critique – anti-intellectualisme nord-américain, intolérance pour la pensée réfléchie – ou se satisferait de modes de pensée réducteurs et simplistes.

### *Causes morales*

Le tableau des causes morales est très ressemblant à celui des manifestations de la crise des valeurs et il illustre bien la difficulté de distinguer entre causes et manifestations de la crise. Un premier groupe d'énoncés identifie ce qu'on pourrait appeler les «défauts de l'époque» : règne absolu du confort et du plaisir, satisfaction des pulsions individuelles, culture de la facilité, superficialité, tyrannie des choix, égoïsme, avidité, indifférence, individualisme, société fondée sur l'hyperexpressivité. Un second groupe souligne les carences proprement morales de cette époque narcissique et jouisseuse : déclin ou éclipse de l'intériorité et de la capacité de recueillement, disparition de la fonction morale de la culture, déshumanisation, affaiblissement des valeurs chrétiennes, oubli de l'autre, éthique fondée uniquement sur le droit. Privée de barrières morales pour l'endiguer, la pulsion de mort chez les artisans de la guerre et des conflits (M. Gagnon) se déchaîne en toute liberté.

### *Désengagement civique et déclin des valeurs communautaires*

Sous ces deux thèmes peuvent être rassemblés les énoncés qui accusent la faiblesse du lien social, non seulement dans les faits mais en tant qu'effet désiré ou désirable pour l'ensemble de la collectivité (et c'est à ce titre que le problème contextuel de la société atomisée prend une dimension qu'on peut qualifier de «morale» ou «philosophique»). Vue sous cet angle, la situation de crise découlerait, d'une part, d'un état social insatisfaisant – démocratisation incomplète, idéaux de justice et d'égalité non réalisés, difficulté à intégrer les néo-Québécois, conflits entre ethnies, entre sexes, entre générations, dépendance excessive au travail qui empêche l'engagement, culture de compétition et course à la réussite sociale, babyboomers occupés à s'enrichir ; mais elle résulterait aussi d'une absence de volonté à chercher des solutions, à faire bouger les choses, que ce soit dans la population en général (méfiance et cynisme face à la chose

publique, manque d'enthousiasme pour les projets collectifs) ou bien de la part des élites (désenchantement de la population scolarisée, absence de porte-paroles, mutisme des sages).

### **C. Carences des institutions et des relais culturels**

Plusieurs causes réunies dans cette troisième section auraient pu trouver place dans l'une ou l'autre des deux précédentes. Nous les avons regroupées sous ce chapitre pour souligner la part de responsabilité «institutionnelle» dans la situation de crise. Entre un contexte général qui semble obéir à ses propres lois et l'espace intérieur dessiné par l'ensemble des idées, croyances, valeurs et mentalités de notre temps, se situent en effet les institutions, dont l'ultime raison d'être consiste à assurer la survie et la continuité de nos sociétés en jouant le rôle de relais culturels. Lorsque ces institutions faiblissent ou ne jouent pas ce rôle adéquatement, la transmission de la culture devient problématique.

#### *Causes politiques*

Une crise des institutions politiques ne constitue pas *stricto sensu* une crise de la culture, mais elle participe d'une crise générale des institutions, qu'elle précipite en éveillant le doute quant à la solidité, voire la légitimité de toute structure institutionnelle. Pouvoir irrespectueux des individus, médiocrité des leaders, absence de relève politique, affaiblissement du pouvoir des États, échec du Référendum de 1995, errements de la gauche culturelle sont quelques figures du désenchantement causé par les carences, les manquements du politique.

#### *Causes médiatiques*

Dans un monde idéal, les médias joueraient un rôle positif et salutaire dans la transmission de la culture nouvelle et passée. Or si on se fie aux jugements des répondants, les médias ne seraient pas seulement en dessous de ce qu'on peut attendre d'eux à cause de leur caractère superficiel et de la faiblesse des contenus ; ils exerceraient une influence néfaste en amplifiant la cacophonie des intervenants dans le discours public et en perpétuant les conformismes et les exclusions. Soumis au pouvoir de l'argent et à la concentration des canaux de

diffusion, les médias nous assomment avec de la publicité sauvage et un trop-plein d'information ingérable. La culture de masse y est célébrée ; les humoristes sont omniprésents et on rit de tout.

### *Le milieu de l'éducation*

Le milieu de l'éducation est – ou devrait être – un autre agent majeur dans la transmission de la culture. Malheureusement, ici encore le bât blesse. D'une part parce que la société ne valorise pas l'éducation : négligence des parents et de la société à son endroit, pauvreté des bibliothèques, dégradation de la figure du maître, priorité donnée à l'instruction plutôt qu'à l'éducation, accès difficile aux études post-secondaires ; et d'autre part, parce que les écoles, les maîtres, le réseau d'enseignement dans son ensemble ne sont pas à la hauteur de la tâche : médiocrité du système scolaire, laisser-aller, nivellement vers le bas, manque d'éducation à l'art et à la culture, coupure entre l'université et le monde culturel, oubli de la mission principale de l'éducation qui est de transmettre la culture.

### *Dévalorisation de la transmission*

Les carences observées dans le milieu de l'éducation ne sont que l'illustration d'un phénomène plus large qui affecte l'ensemble de la société. Car c'est la modernité tout entière qui semble peu soucieuse de continuité et de transmission. Cela découle, en premier lieu, d'un nouveau rapport au temps : dévalorisation du temps à longue durée, règne du court terme, accélération du temps, besoins immédiats imposés par la logique marchande, incroyance face à l'avenir. Comment transmettre l'héritage culturel lorsque prévalent l'oubli, le réflexe de la table rase et le refus global? Le second aspect du problème peut être attribué à la «démocratisation» culturelle, avec toutes les conséquences qui en découlent : les élites sont mises à l'écart dans la définition de la culture ; les professions libérales ont cessé de s'en réclamer ; la création de formes nouvelles prime sur la transmission de l'héritage ; l'écrit est dévalorisé. On finit ainsi par accorder peu de reconnaissance à l'art et à la culture et on accède à une situation de «deshéritage intégral».

### III. L'INTENSITÉ DE LA CRISE

La plupart des répondants ayant formulé une évaluation négative de la situation ont estimé que l'intensité de la crise allait de forte à très forte. De nombreux superlatifs sont utilisés pour exprimer cette forte intensité de la crise : grave, extrême, intense, radicale, très profonde. La crise susciterait la fièvre, le vertige ; il s'agirait ni plus ni moins d'une crise «totale» (B. Lacroix). Affectant le sens même du mot culture, la crise peut être qualifiée de «structurelle» (M. Freitag). C'est une crise qui touche tous les âges et toutes les couches de la société.

Si la crise est profonde, c'est parce qu'elle est enracinée dans l'histoire – elle est «de longue durée» (T. Hentsch). Mais c'est aussi parce qu'elle s'est aggravée en regard de ce passé même : pour la première fois dans l'histoire de notre civilisation, la culture serait devenue secondaire par rapport aux biens matériels. La crise actuelle serait «qualitativement et quantitativement beaucoup plus profonde» que les crises passées (Andrée Lévesque), «la plus forte en Occident depuis la Révolution française» (J.-F. Chassay).

Ce qui augmente aussi l'intensité de la crise, selon plusieurs répondants, c'est que celle-ci n'est pas perçue comme telle et que peu de gens semblent s'en préoccuper, peut-être parce qu'elle est créée en partie par les défenseurs habituels de la culture (Y. Rivard). Du fait qu'on n'en perçoit pas l'acuité, la crise devient paradoxalement aussi diffuse qu'intense. On finit par s'y habituer sans ressentir le besoin de la combattre ; «À force de la vivre, on oublie qu'on ne devrait pas la tolérer» (Sabica Senez). Comment en effet s'opposer à une crise dont le caractère critique échappe à la plupart? Et de toute manière, comment freiner un mouvement qui ne semble pas pouvoir être arrêté? L'intensité de la crise proviendrait pour une large part de son caractère inéluctable et fatal, du sentiment d'impasse et de trop-plein qu'elle suscite ; il est impossible de revenir en arrière et la crise s'intensifie d'année en année, arrive à un sommet.

Pour un autre groupe de répondants, la crise est intense mais n'atteint pas cette dimension paroxysmique. «Pas encore dramatique mais préoccupante» (Annie Simard), l'intensité de la crise est qualifiée au moyen d'expressions légèrement atténuées («assez forte», «importante», d'une «assez grande ampleur»), soit parce qu'elle n'a pas encore atteint son intensité maximale, soit parce qu'elle est en train de perdre en intensité ; bien que profonde, la crise serait en train de s'essouffler. D'autres répondants ont souligné l'intensité de la crise, mais en relativisant sa portée

ou ses effets : ainsi, elle serait intense sur le plan des repères ou «pour ceux que la culture intéresse» ; elle pourrait être aussi moins préoccupante au Québec que dans le reste de l'Occident.

Une plus faible proportion a estimé que la crise était d'intensité «moyenne». Pas nécessairement plus intense qu'avant, la crise serait magnifiée par les médias ; bien que sérieuse, elle ne serait pas inquiétante. On constate plutôt un certain état de grisaille, une baisse d'optimisme. Une approche comparative permettrait de décrire assez finement l'intensité de la crise actuelle en regard d'époques antérieures : «moins forte qu'aux lendemains de la Seconde guerre mondiale ou de mai 1968, mais plus intense et inconfortable que durant la léthargie des années 50».

Un petit groupe de répondants a jugé que la crise était de faible intensité, mais que tel était justement le problème : «elle est d'autant plus grave parce qu'elle est pour cette raison même pratiquement imperceptible» (Y. Roy). Ce qui ferait défaut, ce serait donc son manque d'intensité : l'intensité de la crise correspond au tracé d'un «encéphalogramme plat» (M. Lachance).

Enfin, quelques répondants observent que l'intensité est variable au sein des sociétés occidentales et selon les différents milieux qui les composent. D'autres soulignent le fait que l'intensité d'une crise culturelle est une chose très difficile à mesurer.

#### IV. RÉPERCUSSIONS PERSONNELLES DE LA CRISE

Le même type de gradation que nous venons d'observer concernant l'intensité de la crise se retrouve dans les descriptions que font les répondants des répercussions de la crise sur leur propre vie. Ce qui fait l'intérêt premier de cet ensemble de réponses, c'est qu'il permet de constater que les observations des répondants ne sont pas de simples constructions intellectuelles : pour la majorité d'entre ceux qui ont formulé un constat de crise, ses répercussions sont tout à fait réelles et concrètes.

Un premier groupe d'énoncés indique qu'une partie des répondants est affectée par la crise de façon générale et quotidienne ; c'est toute leur vie, leur existence même qui est touchée. L'un d'entre eux confie être «affecté très directement et intimement», une autre «souvent, dans la vie de tous les jours». Usant de formulations presque identiques, plusieurs expliquent qu'ils sont

touchés dans tous les aspects de leur personne, sur le plan intime aussi bien que professionnel : «affectée en tant qu'être humain, femme, écrivaine et citoyenne» (E. Vonarburg) ; «cela me touche comme être humain, comme citoyen, comme sujet historique, comme enseignant en sciences humaines» (M. Freitag) ; affectée sur le plan de «l'acte éducatif, tant universitaire que familial» (A. Fortin) ; «personnellement affecté» comme prêtre et historien (B. Lacroix) ; affectée en tant qu'artiste, femme, juive, citoyenne (S. Gubbay Helfer) ; etc.

D'autres répondants évoquent plutôt l'aspect émotif, les sentiments difficiles ou déboussolants que l'expérience de la crise fait naître en eux : «tristesse, colère et déception» ou «sentiment de vertige». Des sentiments plus positifs affleurent aussi : «une certaine nostalgie mêlée à de l'indignation», mais avec un espoir de progrès (C. Saint-Pierre). Une autre répondante se dit tout à la fois «concernée, inquiétée, exaspérée et interpellée» par la situation de crise (M. Régimbald-Zeiber). Chez plusieurs, les répercussions de la crise se manifestent sur le plan moral : elles peuvent prendre la forme d'un sentiment de vulnérabilité – «je n'ai aucune protection particulière, je n'ai pas de niche où je peux me réfugier» (G. Leroux) – ou, plus combattivement, d'un refus d'adhérer au «je-m'en-foutisme» ou à «l'enthousiasme sans nuance» des célébrants du progrès (E. Tremblay). Plusieurs répondants soulignent l'espèce d'exil ou de divorce qui les sépare du monde : sentiments de désespoir ou de ne plus pouvoir se réconcilier avec le monde actuel : «Ce en quoi je crois personnellement a perdu de la valeur» (L. Dupré). Sentiments d'impuissance aussi face à des changements qui se font imperceptiblement et face aux effets du désenchantement qu'on ne peut pas éviter : «Cette situation m'ennuie profondément, mais je ne peux rien y faire» (Y. Roy). On finit alors par douter du sens de l'existence : «Comment croire à chaque seconde que l'éternité est dans la vie qui se manifeste sous toutes ses formes quand l'horizon de globalisation est à ce point terrorisant pour l'humain, la suite, la vie?» (C. Beausoleil).

Une variété d'énoncés portent, de façon plus ciblée, sur l'une ou l'autre dimension de la vie, tels les rapports de l'individu à la société, à l'identité, à la culture ou au travail. Plusieurs répondants ont estimé que la crise de la culture les touchait à cause d'un lien social affaibli, du déclin des valeurs de communauté et de solidarité, de l'absence de perspective historique dans les débats sociaux, ou encore, plus spécifiquement, de l'éclatement du consensus sur l'institution du mariage ou de l'abrutissement provoqué par le consumérisme et la publicité. Fondée sur de fausses valeurs, cette conjoncture d'atomisation et de marchandisation des rapports sociaux

complique la tâche de l'individu en quête d'un modèle de société auquel il pourrait s'identifier. Il en résulte un état de solitude prenant la forme d'une difficulté à partager ses préoccupations avec autrui ou bien d'une résignation «à n'avoir à peu près rien en commun avec beaucoup de monde» (Y. Roy). Lorsque l'appartenance sociale est revendiquée, elle n'est pas nécessairement euphorique, loin de là : «Comme membre de cette société, je suis triste» (J.-P. Montminy). La situation et l'avenir des jeunes font l'objet d'inquiétudes, de même que le retour des intégrismes et des fanatismes, le sort des femmes en Occident et la montée de la violence.

Dans un même ordre d'idée, plusieurs répondants témoignent d'un déchirement identitaire et de leur difficulté à trouver un ancrage profond pour leurs valeurs. Nous touchons ici, de nouveau, au thème de l'absence des repères, au problème de la transmission et au sentiment de désarroi engendré par la perspective d'un monde en train de se défaire. La désorientation peut être vécue sur le plan de la conscience historique, comme une difficulté à faire le deuil de l'histoire et des utopies (J. Beauchemin), ou sur le plan de l'appartenance culturelle (fossé grandissant entre le Québec et les minorités francophones du Canada, disparition des patrimoines régionaux, combat toujours à refaire pour la reconnaissance de la culture québécoise). Plusieurs répondants se sont dits affectés également par l'état de la culture au sens de la production artistique.

Enfin, un dernier groupe de répondants évoque les répercussions subies dans leur cadre de vie. Pour l'écrivain, vivre de sa plume est un défi, et ce d'autant plus que les conditions de diffusion et de réception des œuvres littéraires laissent à désirer. La situation est plus problématique encore pour les écrivains vivant en région ou pour ceux ayant opté pour une pratique plus «intellectuelle» de la littérature. Les écrivains ne sont évidemment pas les seuls à souffrir de ces conditions matérielles difficiles, qui affectent l'ensemble des artistes. Les universitaires sont également touchés par les effets de la crise qui frappe l'université elle-même, à la fois sous-financée et soumise à des orientations mercantiles qui contredisent sa mission humaniste et mènent à la dénaturation des sciences humaines. Plusieurs répondants témoignent en outre du sentiment d'accomplir un métier peu valorisé par la société, de travailler dans l'ombre, d'être marginalisé. Plus largement, quelques répondants se disent affectés en tant qu'intellectuels.

Bien qu'ayant diagnostiqué l'existence d'une crise de la culture, certains répondants se sont dits peu ou pas «affectés» par cette dernière. Le travail pratiqué avec bonheur ou la possibilité de s'entourer d'écrits et de paroles de penseurs et d'écrivains sont deux façons de résister à la crise et de ne pas se laisser démonter. Enfin, le diagnostic de crise peut éveiller des sentiments positifs :

la crise mobilise, renforce la volonté de ne pas démissionner et de travailler à surmonter les déficits.

## V. CONCLUSION

Les diagnostics de crise recueillis dans le cadre de cette enquête ont été à la fois majoritaires et très diversifiés. Si on entend le terme de culture dans son sens large, quasiment aucun aspect de la vie humaine ne semble échapper à la crise, au point où il semblerait légitime de parler d'une crise de «civilisation» en même temps que d'une crise culturelle.

Que ce soit à titre de «cause» ou de «manifestation», les éléments de crise identifiés par les répondants peuvent être regroupés au sein de trois grandes catégories : a) nous retrouvons d'abord les observations qui se rapportent à la perte des référents ou à la crise du sens : disparition des grands récits, crise des savoirs, crise du langage, crise de l'autorité, crise du religieux, crise des valeurs, crise morale, relativisme, doute, confusion, impuissance de la pensée sont parmi les thèmes les plus fréquemment évoqués ; b) un second groupe d'énoncés identifie des «lieux» de crise, lesquels recouvrent à peu près toutes les sphères de la vie sociale (politique, économique, communautaire) ainsi que les institutions ayant pour fonction d'agir à titre de relais culturels (école, famille, médias) ; la crise dans le rapport au temps (présentisme, dénigrement du passé) nourrit une crise de la transmission et, ce faisant, une crise de la jeunesse ; le rapport à l'espace constitue aussi, en lui-même, un lieu de crise (crise écologique, déracinement, technologies destructrices), et l'on pourrait en dire autant de l'individu (dépression, maladies nerveuses, solitude, narcissisme) ; c) enfin, un dernier groupe d'énoncés porte sur le champ culturel à proprement parler : sont ici dénoncés la culture du divertissement, la marchandisation de la culture, le nivellement vers le bas, l'infantilisme, l'humour abrutissant, l'hédonisme jouisseur, le contexte de surproduction, la marginalisation de l'art «véritable» et la précarité matérielle à laquelle les artistes sont condamnés ; plus largement, on déplore le fait que la culture est considérée comme secondaire par rapport aux biens matériels.

L'une des conséquences inquiétantes de cette crise à multiples visages, c'est qu'elle aurait pour effet d'engendrer une crise de confiance (individuelle aussi bien que collective), dont

témoigneraient le cynisme ambiant et le sentiment d'impuissance à pouvoir agir sur le monde. Nous ferions face ainsi à une sorte de cercle vicieux : le désenchantement perpétue la crise de la culture en même temps qu'il en est le résultat.

L'intensité de la crise est généralement qualifiée de très grande ou d'assez grande (pour certains, elle atteint des niveaux paroxystiques, pour d'autres elle est d'intensité moyenne). Considérant le caractère éminemment subjectif de ce genre d'évaluation, il n'y a pas lieu de se surprendre d'une telle diversité ; mais ce qui, encore une fois, peut susciter l'étonnement, c'est le fait que les nombreux constats de crise examinés dans ce chapitre cohabitent avec un nombre non négligeable de diagnostics favorables (voir chapitre précédent). La présence d'évaluations aussi contradictoires pourrait s'expliquer peut-être par le fait que les diagnostics de crise traduisent souvent l'expression d'un manque, d'un regret face à l'absence de valeurs positives communes. On souhaiterait que la situation soit autre, ce qui ne signifie pas nécessairement que, dans la réalité, elle soit carrément invivable.

Au vu du présent chapitre, il est une chose, à tout le moins, qui ne semble pas être en crise : c'est le sens critique de la communauté intellectuelle (quoique, là encore, l'excès d'esprit critique a pu être identifié comme un facteur de crise) !

## **CHAPITRE IV**

### **LA SITUATION DU QUÉBEC**

Indépendamment de la réponse qu'ils avaient donnée à la question initiale (la culture est-elle en crise?), tous les répondants étaient ensuite invités à dire si la situation actuelle du Québec présente quelque singularité. Deux traits ressortent de l'ensemble des réponses. D'abord, d'un côté comme de l'autre (chez les tenants du «non» et ceux du «oui»), les singularités mises de l'avant sont sensiblement les mêmes – nous serons toutefois attentifs à souligner les écarts. En outre, autant qu'on puisse voir, le poids des traits positifs et négatifs se vaut ; c'est donc dans l'appréciation générale que les opinions et les sensibilités se marquent.

## I. SPÉCIFICITÉ EN AMÉRIQUE ET DANS LE MONDE

Plusieurs traits positifs fondent la spécificité culturelle du Québec au plan international. Ce dernier est une plaque tournante, un pont entre l'Europe et l'Amérique, ce qui le met en position très favorable pour affronter les ambiguïtés du monde moderne («pour nous mouvoir intelligemment dans ce monde ambigu – magnifique et infernal», S. Trudel). Par exemple, l'influence européenne aide à mieux résister au néo-libéralisme (P. Bernard). Dans le même sens, on constate que les Québécois sont volontiers critiques envers les États-Unis (F. Lesemann) dont ils veulent se démarquer en rejetant le modèle. Le fait d'être une petite enclave culturelle impose la vigilance et stimule la créativité. Notre identité fragile issue de notre condition minoritaire nous tient en éveil, nourrit une «hyperconscience» (C. Cyr) des menaces ambiantes ; il en résulte non pas un ghetto mais un havre qui permet de mieux résister à certains «courants mondiaux destructeurs» (G. Baum). Finalement, non seulement notre «exception» culturelle se perpétue (malgré la dénatalité et l'émigration), mais elle se transforme en un avantage dont on voit bien les manifestations : le Québec, dans l'ensemble, tire bien son épingle du jeu et le fait qu'on y parle moins l'anglais offre une sorte de protection contre la mondialisation. Montréal pourrait même devenir un exemple pour le monde (N. Kattan).

Au plan des rapports interethniques, par exemple, le Québec pourrait bien réussir là où le Canada a échoué : édifier une société réellement pluraliste sur la base du français comme langue civique, assorti d'éléments de bilinguisme (J.-J. Simard). Le Québec est en effet une société qui accepte bien la différence (T. Hentsch), voyant même dans la diversité ethnique une richesse. Montréal, notamment, est un lieu remarquable de métissage culturel (D. Weinstock, F. Lesemann, autres), ce qui en fait un milieu à la fois respectueux de ses particularismes et de «culture forte» (F. Dupuis-Déry). Parmi les autres traits positifs qui caractérisent le Québec par rapport à bien d'autres nations, on signale : une tradition francophone qui assure un ancrage symbolique (en tout cas plus qu'au Canada anglais), un large consensus au plan des valeurs et une forte solidarité (en dépit d'importantes différences), une sensibilité et une appartenance

nationales qui rendent possible la formulation d'un projet collectif (J. Beauchemin), une présence autochtone qui nous alerte à la protection de l'environnement (B. Lacroix).

Dans un registre opposé, plusieurs répondants ont également signalé des singularités négatives. L'exception culturelle québécoise comporte un revers lié à sa condition minoritaire sur le continent. Les assises symboliques sont plus fragiles et plus superficielles au Québec que dans le Monde ancien (faible tradition littéraire, absence de «modèles inspirants»). Il y a un vide identitaire qui reste encore à combler – le Québec a de la difficulté à se définir (diverses mentions) et il n'a pas encore vraiment dressé son lit en Amérique ; il n'est pas le seul à éprouver cette précarité, c'est tout le sort des «petites cultures» qui est à repenser (M. Chabot). Le Québec se perçoit et réagit donc souvent comme une minorité menacée, ce qu'elle est en vérité (quelques témoignages). De plus, la dispersion de sa population sur un vaste territoire accroît sa vulnérabilité (D. Vaugeois). En conséquence, il manifeste encore des comportements de repli. On peut le voir dans la promotion exagérée qu'il fait de sa spécificité (entre autres : le fameux «modèle québécois», G. Bourgeault), dans l'évolution de la langue française en danger de «créolisation» (S. Kokis), dans son attitude envers les Autochtones qu'il incline «à enfermer et à isoler».

D'autres effets s'ensuivent. Incertains, fragilisés, les Québécois demeurent très dépendants de la France dont ils importent «mécaniquement» les débats, au risque de se mettre à l'écart des débats canadiens et étatsuniens (Y. Gingras). Ils se défendent mal aussi contre les interférences de la politique canadienne en matière de langues officielles. Ceci fait obstacle à l'intégration des immigrants, qui n'ont pas le goût de se joindre à une nation qui est à la recherche d'elle-même, encore moins à «une culture qui bafouille» (D. Ducharme). Pour la même raison, on peut craindre que la résistance à l'américanisation et à la mondialisation en soit affaiblie (diverses mentions).

On déplore par ailleurs un anti-intellectualisme rampant doublé d'une profonde inculture. L'éducation est négligée, le divertissement est roi – notamment «la culture du rire fondé sur la bêtise». La langue n'est pas valorisée, on affiche au contraire une complaisance à l'écorcher, à l'avilir ; on prend plaisir à parler mal et à penser de travers : d'où viennent ce manque de fierté, ce besoin morbide de s'enlaidir et de s'abaisser qui indisposent l'immigrant et repousse l'étranger? On pouvait croire, il y a quelque temps, que c'était une «recherche d'authenticité»,

mais c'est devenu du masochisme. (Toute cette thématique a été abordée par de nombreux répondants, sous divers angles).

Plusieurs commentaires soulignent également l'inclination à la facilité («le manque d'exigence»), notre relâchement collectif (plusieurs petits peuples font beaucoup plus que nous pour relever leur culture), notre esprit moutonnier, notre manque d'esprit critique et de clairvoyance (par rapport aux autres Occidentaux, le Québécois est «plus branché, [...] plus ouvert, plus *cool*, c'est-à-dire, fondamentalement, plus idiot», (Y. Roy), notre esprit très démocratique qui égalise mais en refoulant vers le bas, l'appauvrissement des médias (en particulier *Le Devoir*), l'anémie du débat démocratique (du «débat de société»). Bref, le Québec n'a pas encore atteint la maturité parce qu'il est toujours dépourvu d'une véritable classe intellectuelle (M. Lemire).

Fait intéressant parce que paradoxal, les notations négatives semblent peser plus lourd chez les répondants ayant rejeté le constat de crise. L'éventail des dimensions commentées est également plus étendu. En d'autres mots, tous ces répondants sont très conscients des déficiences, des graves problèmes existants. C'est dans le bilan qu'ils en font, dans l'appréciation de leur intensité qu'ils divergent avec les autres<sup>3</sup>.

## II. DIAGNOSTIC DE LA CULTURE QUÉBÉCOISE

Nous poursuivons l'examen de la situation québécoise en nous concentrant sur ce que les répondants ont tenu pour des traits saillants, des faits notables en ceci qu'on croit devoir soit s'en réjouir, soit les déplorer. Pour éviter les redites, nous nous contenterons d'un survol très succinct, d'autant plus que plusieurs des commentaires visés ici s'apparentent fort à ceux déjà analysés dans le chapitre III (réponses à la question C-2).

La société québécoise, explique-t-on, est frileuse, vieillissante et nostalgique («mythologie crépusculaire», M. Bélisle). Elle vit dans un état d'apathie (de «stase») qui est exactement le contraire d'une situation de crise («dynamiques épuisées», «ressassement de

---

<sup>3</sup> Nous passons sous silence un ensemble de commentaires factuels qui n'avaient pas vraiment de rapport avec la question, par exemple : le Québec doit demeurer une société distincte en Amérique du Nord, il

formules», «résistance passive», «programmes obsolètes», M. Angenot). L'unanimisme y favorise un aplatissement de la culture, tout comme le culte du «populaire» (les «diktats de l'argent et du vox populi», L. Déry). Les relais de la transmission culturelle sont affaiblis. Le Québec est une société émotive où le charisme compte davantage que la profondeur. Le personnel politique est médiocre, ce qui contribue au désengagement des citoyens. Le décrochage scolaire est très élevé, tout comme le taux de suicide chez les jeunes, ce qui est sans doute lié au peu de possibilités qui leurs sont offertes en termes d'expression artistique ou autre (V. Guilloteau).

D'autres jugements sévères prennent pour cible le passé, tout particulièrement le devenir du Québec au cours du dernier demi-siècle. La Révolution tranquille a opéré une rupture trop brutale en détruisant tout un héritage sans vraiment le remplacer : les baby-boomers ont tout liquidé, exécuté, saccagé –avant de se sauver avec la caisse (plusieurs mentions). En conséquence, le Québec se retrouve aujourd'hui dans un état de vacuité insipide, de sclérose insouciant et heureuse. Le relativisme absolu, c'est-à-dire le je-m'en-foutisme, s'est installé partout, on ressasse les vieilles idées des années 1960, les véritables changements sont devenus impossibles (M. Angenot et autres). Par ailleurs, les Québécois ignorent leur histoire, dont ils se désintéressent. Avec le temps, une coupure s'est installée entre les générations ; un autre Québec essaie de voir le jour, mais il va à contre-courant et il lui faudra tout reconstruire (diverses mentions).

Selon d'autres témoignages, le Québec est passé trop rapidement de l'âge traditionnel à la modernité (J.-P. Montminy), «de la culture du pauvre à la culture bourgeoise», d'où un comportement de «nouveaux riches», une «nouvelle barbarie» (Y. Rivard). Il est passé trop vite de la tradition orale à la culture médiatique, sans avoir connu la culture littéraire (M. Lemire). Il ne possède pas de traditions culturelles aussi fortes que les pays plus anciens (C. Corbo et autres). Les Québécois se caractérisent aussi par leur refus d'analyser le présent et leur incapacité de penser l'avenir (F. Théoret), par leur inertie qui leur vient du poids trop lourd de l'histoire (M. Deleuze), par leur penchant matérialiste hérité de leurs origines paysannes (M. Lemire), par la torpeur associée aux lendemains de cette grande fête collective que fut la Révolution tranquille (quelques mentions). Enfin, les Québécois sont déchirés «entre un passé de soumission à un ordre

---

tire profit et souffre à la fois de sa situation de plaque tournante, il regarde du côté de l'Europe et des États-Unis, sa diversité culturelle le renforce et l'affaiblit simultanément, etc.

établi et un présent éclaté où chacun se croit maître de son destin» (G. Boutin). Ils sont également coincés «entre deux imaginaires collectifs» : d'un côté, celui de la Grande Noirceur et son prolongement dans une vision pessimiste de soi, de l'autre, celui d'une société postmoderne qui se veut parmi les plus avancées qui soient.

À l'inverse, de nombreux répondants (encore une fois, ils se recrutent assez souvent chez les tenants de la crise) soulignent les qualités et les vertus de la culture québécoise. Le Québec est une société très ouverte à la diversité culturelle (diverses mentions), non violente, de tradition égalitaire (T. Hentsch, M. Micone et autres), qui recherche l'harmonie sociale (N. Kattan) et son passé de peuple colonisé le rend plus sensible au problème du tiers-mondisme (G. Baum). Ses lois en matière sociale sont du reste parmi les plus progressistes qui soient. C'est une société qui a su préserver une bonne dose de solidarité (G. Baum), éviter «l'atomisation sociale», en grande partie grâce au nouveau projet national qui a pris le relais de l'Église comme point de ralliement. C'est aussi une société démocratique où les débats de fond sont possibles, comme on le voit dans la réflexion sur le modèle québécois en cours de révision (J. Richard et autres).

On relève que les valeurs de fraternité et de respect de la terre, si présentes dans la plus vieille tradition autochtone, sont restées vivantes aussi dans notre société (S. Gubbay-Helfer). Par ailleurs, le fait que le catholicisme québécois ait su s'articuler à la modernité lui a permis de survivre au grand ménage de la Révolution tranquille et de contrer la diffusion d'autres religions traditionnelles ou fondamentalement opposées à la modernité occidentale (J. Richard). Enfin, pour toutes ces raisons, le Québec peut être vu comme une sorte de laboratoire «dont il faut garder les expérimentations et les bricolages ouverts à la magie» (C. Beausoleil).

Les commentaires qui précèdent portent sur la culture a) en tant que foyer de valeurs, de repères, de traditions, b) en tant que dynamique identitaire (mémoire, vision de soi et des autres), ou c) en tant que patrimoine intellectuel individuel et collectif. Plusieurs témoignages se rapportent également à la culture en tant que création littéraire et artistique. Sous ce rapport, encore une fois, les points de vue sont à la fois très diversifiés et divergents. Du côté positif, on signale que les arts et les lettres se sont enrichis en s'affranchissant de la thématique nationale ; ils ne sont plus au service de la nation – ni de quoi que ce soit du reste (quelques mentions). Bien que fragile, menacée même, la création est très florissante et progresse sans cesse (L.-M. Vacher et autres). Elle se diversifie et s'internationalise. Sa vitalité est même exceptionnelle («extraordinaire», C. Pommet-Eole ; aussi : M.-E. Proulx, F. Lesemann et autres). La condition

de peuple dominé y est peut-être pour quelque chose ; la culture au Québec est un levier d'émancipation (A. Coulombe-Boulet). En tout cas, la sphère de la création se porte mieux qu'au Canada anglais qui doit, il est vrai, affronter plus directement la concurrence étatsunienne (quelques mentions). Le Québec est en outre plus raffiné, moins matérialiste que les États-Unis, et plus optimiste, moins misanthrope que les pays d'Europe (A. Thibault). Finalement, il y a ici un bouillonnement tel qu'on peut parler d' «une nouvelle Renaissance» (B. Lacroix).

Même dynamisme dans le domaine scientifique. La philosophie «se porte à merveille» (D. Weinstock) et le Québec s'illustre sur la scène internationale par sa contribution à la recherche dans des disciplines très variées, incluant l'exégèse biblique. En somme, «nous sommes des leaders en matière culturelle». Tout cela représente «un vrai miracle», surtout si on tient compte du sous-financement chronique qui affecte ce domaine de la vie culturelle.

Selon une autre série de témoignages, le Québec ne présente guère d'originalité. Il ne manifeste aucun trait saillant, aucun signe distinctif («c'est bien là le drame», J. Bédard), mis à part aux plans de la langue, de l'histoire et de la géographie (P. Anctil, M. Lagueux). Pour le reste, comme toutes les autres sociétés occidentales, il vit une transition (il réévalue «les modèles mis en place dans le contexte de la modernité», L. Vigneault), il peine à fonder la légitimité de ses normes (J.-P. Warren), il s'est ouvert au métissage, il cherche à «promouvoir ce qui, dans le champ de la culture, reflète son identité» et il s'emploie à «l'inscrire dans la culture globale sans y perdre ce qui lui [...] est propre» (N. Doyon). Comme ailleurs aussi, le Québec vit ses crises et s'en nourrit (B. Andrès), et ses contradictions sont celles de toutes les nations. Enfin, malgré ses prétentions à la social-démocratie, le Québec est devenu tout aussi «comptable» que les autres nations et, ici comme ailleurs, on empêche les jeunes de refaire le monde (ils «subissent la castration de leurs forces vives», F. Boisvert).

Suivant la même pente mais de façon plus accusée, d'autres répondants signalent quelque originalité dans le fait que le Québec culturel se démarque par son climat de facilité, sa paresse intellectuelle et son mépris de l'innovation au profit du rentable (Cynthia Fortin et autres). En littérature, les auteurs cultivent «l'introspection narcissique» et pratiquent une «langue chancelante», tout en restant fidèles à des modèles dépassés. D'une façon générale, les artistes ont perdu le contact avec ce qui se fait ailleurs. Il n'existe pas non plus de critique littéraire sérieuse, on trouve plutôt «un discours d'auto-congratulations» (D. Jacques), une poignée d'écrivains qui «s'entre-concélèbrent» (F. Boisvert). Quant à la pensée, elle a peu de chance de

rayonner à cause du peu de respect qu'on lui porte et de l'idée grossière qu'on s'en fait («bouillie verbale», «régurgitation prétentieuse», M. Lachance). Enfin, contrairement aux autres sociétés des Amériques, on rappelle que le Québec «hystérise en français».

### III. CONCLUSION

Ce chapitre, tout comme les précédents, manifeste le caractère à la fois diversifié et discordant des évaluations proposées, lesquelles vont de l'apologie débridée à la dénonciation féroce. On y décèle certes des points de consensus, mais à condition de se rabattre sur les coordonnées les plus élémentaires : le Québec comme petite nation, minorité culturelle s'activant à protéger sa différence face à la mondialisation («francophonie en lutte»), conjoncture imprévisible aux lendemains du brassage opéré par la Révolution tranquille, société dont le devenir est étroitement articulé à celui de l'Occident et même de la planète.

Par rapport au discours qui se donnait encore à entendre récemment, on note aussi quelques absents dans l'inventaire des traits imputés aux Québécois. La xénophobie et le racisme ont pris congé, la plupart des répondants s'accordant à souligner «l'ouverture à l'autre». Il n'empêche que le discours sur cet «autre» est peu présent – l'Autochtone, notamment, est presque invisible. De même, le thème traditionnel de l'apathie des Canadiens français ne tient plus guère l'affiche, non plus que la dénonciation de la domination française qui écraserait la créativité québécoise (quelques mentions seulement). En contrepartie, l'américanité est, elle aussi, plutôt effacée. Doit-on comprendre que ce serait une affaire entendue, classée? Disons plutôt : à suivre. Enfin, l'inquiétude de la survivance ne s'exprime plus en termes pessimistes mais dans des rappels à la vigilance, à la prudence, à la combativité.

## CHAPITRE V

### COMBATTRE LA CRISE

Aux répondants ayant formulé le constat d'une crise de la culture, deux questions additionnelles ont été posées :

- Croyez-vous qu'il soit possible de faire quelque chose pour sortir de la crise?
- Si oui, quoi faire?

Nous présentons dans ce chapitre les réponses fournies à ces deux questions.

#### I. POUVONS-NOUS AGIR?

La plupart des répondants ayant formulé un constat de crise ont répondu «oui» à cette question. Nous pouvons donc en conclure que les diagnostics de crise ne témoignent pas d'emblée d'une vision «pessimiste» de la réalité ; pour ces répondants, des moyens d'action restent concevables et la situation de crise peut être combattue. Comme nous l'avions noté dans le Chapitre I, les répondants les plus désenchantés se recrutent plutôt parmi ceux pour qui il n'y a pas de crise et pour qui tel est précisément le problème. De ce point de vue, formuler un constat de crise ne serait certes pas une bonne nouvelle, mais à tout le moins un début de solution (de la même façon qu'un problème, dit-on, est à moitié réglé à partir du moment où on l'a correctement identifié).

Différents motifs ont été invoqués par les répondants pour justifier leur confiance dans notre capacité à sortir de la crise. Il peut s'agir, d'abord, d'une simple foi en l'humain, «fait d'amour et de beauté», ou bien de la croyance qu'un nouvel humanisme est en train de naître, l'homme n'ayant pas renoncé à la «passion inutile» du sens (B. Lacroix). D'autres répondants font appel à notre sens du devoir face aux générations futures ou à notre foi dans l'action : bien que la marge de manœuvre soit faible, «on n'a pas le choix d'essayer» (É. Nardout-Lafarge). Suivant un

raisonnement plus prosaïque, la crise de la culture peut être combattue parce qu'elle est d'origine humaine. Rien de ce qui est fait par l'homme ne peut être défait par lui : «le mouvement de crise résulte lui-même très largement d'interventions idéologiques sur lesquelles nous pouvons agir» (M. Freitag). De même que les diverses phases de la vie, la crise serait temporaire : il s'agit d'une période trouble à traverser, «comme l'adolescence» (M. Girard).

Nous examinerons de façon plus détaillée, dans la seconde partie de ce chapitre, les divers types d'initiatives ou d'interventions proposés par les répondants qui croient possible de combattre la crise.

Un thème principal se dégage dans les réponses de ceux ayant estimé, au contraire, qu'il était impossible de «sortir» de la crise et qu'il était donc vain de chercher à la combattre ; c'est le thème de la «pente funeste» ou du mouvement qui ne peut être arrêté. Cette idée est exprimée soit en termes abstraits, soit comme un état de fait : «on ne peut pas reculer dans le temps» ; «les moyens de destruction dépassent les moyens de réflexion» (C. Beausoleil) ; «l'ère des bavardages et des superficialités semble difficilement modifiable» (F. Théorêt) ; «la violence terroriste et les discours haineux contre la culture occidentale me rendent songeuse» (M. Deleuze). La métaphore de la «machine» ou de l'engrenage fatal apparaît sous la plume de quelques répondants : «la machine semble hors contrôle et l'on voit mal ce qui pourrait ralentir un mouvement né il y a cinq siècles et qui n'a depuis jamais dévié» (Bernard Arcand) ; devant le «système économico-culturel», nous sommes impuissants : «seulement des actions microscopiques sont possibles» ; la technique a vaincu (G. Choquette). Conception plus troublante et tragique, l'homme moderne refuserait les correctifs nécessaires en invoquant sa liberté d'agir comme il l'entend : «impossible de renverser la vapeur [car cela] équivaudrait à limiter les libertés individuelles et collectives» (J. Folch-Ribas) ; pis encore, il acquiescerait de plein gré à cette déchéance inéluctable : la culture se meurt en nous et «nous sommes tous profondément d'accord avec cette mort» (Y. Roy).

Pour certains répondants, l'impossibilité de sortir de la crise ne revêt pas un sens négatif, soit parce que l'état de crise peut être perçu comme favorable : «on ne sort pas de la crise, la crise est une condition de la pensée» (M. Lachance), soit parce que la crise est inhérente à la culture et qu'il n'y a donc pas lieu de vouloir en sortir (G. Bourgeault). Répondre «non» pourrait être également un moyen de résister «aux poncifs optimistes de l'époque». Mais ce qui est aussi remis en question, c'est l'idée que l'on peut agir sur la culture : croire que l'on puisse «sortir» de la crise par un simple effort de volonté trahirait une conception «utilitaire» de la culture.

Enfin quelques intellectuels dont les réponses peuvent être rangées dans la catégorie des ambivalents («peut-être», «ne sais pas») ont affirmé qu'ils n'avaient pas de solutions concrètes à proposer ou que cette question était trop complexe et difficile pour tenter d'y répondre, du moins dans le cadre de cette enquête.

## II. INITIATIVES ET INTERVENTIONS

Plusieurs moyens de combattre la crise de la culture ont été proposés. Ces remèdes sont à peu près aussi nombreux que les manifestations de la crise elle-même ; à chaque problème ou carence peut être opposée une intervention spécifique. La notion de crise coïncide ici avec son acception médicale : elle désigne une situation problématique qu'il s'agit de surmonter ou de redresser en recourant aux mesures appropriées. Comme nous le notions à l'instant, cette conception repose sur l'idée que nous ne sommes pas impuissants face à la crise de la culture, que nous pouvons donc agir sur elle et la «régler», autrement dit sur un postulat qu'on pourrait qualifier de «volontariste».

Pour plus de clarté, nous avons regroupé en cinq catégories les interventions proposées. Nous passerons ainsi en revue : a) les interventions à caractère général ; b) les interventions à caractère personnel ou existentiel ; c) les interventions à caractère intellectuel ; d) les interventions dans le champ politique, social, économique ; et e) les interventions dans le champ proprement culturel.

### **A. Interventions à caractère général**

Cette première catégorie rassemble les actions ou interventions qui ne se manifestent pas sous la forme de mesures concrètes dont les effets seraient éventuellement mesurables. Elles peuvent prendre l'apparence de «mots d'ordre», d'énoncés de principe ou de directions à suivre pouvant servir de repères ou de guides pour des initiatives ultérieures, plus spécifiques et ciblées. Viennent en premier lieu la nécessité de comprendre la nature de la crise, puis d'en ralentir le cours afin de nous donner le temps d'établir les bases d'une stratégie permettant de la vaincre :

identifier des objectifs, rester vigilant, essayer d'être «proactif» au lieu de simplement réagir, «agir localement et penser globalement», hausser nos exigences en nous inspirant de l'expérience des autres, etc. Pour l'un des répondants, la stratégie qui s'impose est inverse, en ce sens qu'il conviendrait plutôt de favoriser et d'alimenter la crise : «la seule perspective un peu encourageante serait un retour à l'état de crise» (F. Dumont). Cette proposition illustre la nécessité d'identifier correctement la nature du problème à résoudre : si la morosité ou le marasme sont nos pires ennemis, une situation de crise pourrait être en effet souhaitable, du moins comme phase transitoire.

Une autre série de recommandations comporte une dimension davantage morale ou éthique ; elle invite à revoir le rapport que nous entretenons avec la vie, le monde et l'histoire : «réinventer un autre mode de vie» (M. Freitag) ; «réenchanter la vie sur le plan éthique» (G. Leroux) ; retrouver la «poésie du monde» tuée par la modernité (S. Bouchard) ; renouer avec une certaine fidélité au passé (J. T. Godbout) ; passer du comment faire au pourquoi (B. Lacroix) ; cultiver le respect de l'humain, de la terre, de l'éducation (S. Bouchard).

## **B. Interventions à caractère personnel ou existentiel**

Le deuxième sous-ensemble d'énoncés préconise des interventions à caractère plus personnel, comme de se remettre en question (faire son autocritique, s'imposer une cohérence éthique) ou de chercher à devenir une personne meilleure et plus «positive» (être moins réactif, rejeter le pessimisme, être plus passionné et créatif, être plus aimant et responsable, être moins matérialiste). Plusieurs répondants ont évoqué la nécessité de changer notre rapport à l'autre et au collectif : se soucier de l'ensemble des humains, investir dans l'idéal de la justice, retrouver le sens du dialogue et du bien commun, croire en l'utopie démocratique et en la justice sociale, faire confiance aux individus, accepter de s'enrichir au contact des autres, accueillir la diversité et la complexité sans se laisser envahir par un sentiment de perte. Il importe aussi de vaincre nos peurs et nos inhibitions (il faut savoir oser, prendre des risques, aller à contre-courant, quitter le terrain de la victimisation, abandonner les réflexes misérabilistes, apprivoiser l'incertitude, secouer notre désarroi, s'adapter au changement, cesser de se cacher certaines réalités, continuer à se battre, échapper au sentiment d'impuissance, etc.).

### **C. Interventions à caractère intellectuel**

Bien que nous ayons souvent le réflexe d'opposer «action» et «réflexion», penser et réfléchir sont aussi des façons d'agir sur la réalité. Les interventions qui relèvent de la vie intellectuelle prennent trois formes principales. Dans un premier temps, il s'agit de valoriser la pensée en elle-même : il faut lire, s'informer et comprendre, surmonter notre déficit d'attention, rester lucide et critique, approfondir nos réflexions, trouver une confiance nouvelle dans l'esprit humain, réapprendre à juger des choses humaines. Il convient ensuite d'identifier les éléments d'une stratégie intellectuelle efficace (incarner la pensée, privilégier la pensée en acte, identifier nos références pour voir si un espace commun de réflexion existe encore, revenir à la mémoire, à l'histoire et à la philosophie, programmer un avenir moins immédiat, nous guérir de l'amnésie collective postmoderne), puis de nous mettre en quête de nouvelles solutions («penser l'impensable», concevoir de nouvelles utopies en réinterrogeant le passé, envisager un nouvel humanisme ancré dans l'écologie, renouveler le discours de la gauche, rompre avec notre fascination pour le vingtième siècle, etc).

Tout ce travail resterait cependant lettre morte s'il ne s'inscrivait dans le cadre de débats et d'interventions publiques. Plusieurs répondants ont souligné cet aspect en faisant valoir l'importance de la discussion, de la parole et de l'écriture pour assurer la défense des valeurs et contrer la simplification des idées, en appelant même à une «offensive médiatique des intellectuels». Enfin, un dernier groupe de répondants esquisse une sorte de chantier de réflexion comportant, entre autres, les tâches suivantes : faire la critique des idéologies néolibérales et postmodernes ; déterminer comment nous pouvons infléchir le cours de la mondialisation ; privilégier les travaux sur l'identité et la culture plutôt que des micro-recherches sans intérêt (M. Deleuze) ; comprendre «le possible passage de notre statut de "ni ange, ni bête" à celui encore virtuel de "ni-humain, ni-cyborg"» (N. Brossard).

## **D. Interventions dans le champ politique, social, économique**

Plusieurs répondants ont préconisé des interventions de nature politique pour combattre la crise. D'autres, moins nombreux, ont proposé des interventions dans le champ économique, bien que cet aspect de la crise ait été fréquemment évoqué dans les diagnostics. On pourrait en conclure que le politique demeure dans l'esprit de la plupart le lieu où peuvent et doivent être réglés les problèmes d'ordre économique : le champ de l'économie étant incapable de se réguler de lui-même, une intervention extérieure – politique – s'avère donc essentielle. C'est ce que suggèrent les recommandations évoquant la nécessité de freiner la marchandisation, de limiter les forces du marché, de cesser de tout gérer avec des paramètres économiques et d'effectuer de meilleurs choix de consommation.

Le politique apparaît comme un espace de résistance associé à l'émergence et à l'exercice de contre-pouvoirs dirigés contre les forces économiques et les États politiquement et culturellement dominants (soit, en premier lieu, les États-Unis). Quatre voies permettant de raffermir le contre-pouvoir politique ont été identifiées par les répondants. La première est liée à l'existence d'un contre-pouvoir juridique chargé d'assurer le respect des droits et des libertés fondamentales (appliquer avec plus de rigueur les chartes des droits, mieux s'assurer de la constitutionnalité des lois, abolir la peine de mort dans le monde), mais aussi de réglementer l'espace économique (restreindre par des lois l'influence des corporations et des multinationales) et les relations entre les États et les gouvernements (réfléchir aux paliers de souveraineté les plus appropriés). La constitution de réseaux d'influence parallèles à l'échelle internationale est une deuxième façon de favoriser l'émergence de contre-pouvoirs ; l'ONU et l'Europe pourraient servir ainsi de contre-poids à l'«impérialisme» étatsunien et le Québec pourrait chercher à élargir ses liens avec les pays francophones, les pays d'Amérique latine et d'Europe ou avec d'autres «pays résistants» (A. Lévesque). Une autre voie consiste à veiller à la santé démocratique de nos sociétés et de nos institutions (revaloriser la fonction politique, le service public, la notion de bien commun ; redonner un sens et une éthique au politique ; raviver les projets de société ; éviter la tyrannie des majorités et des minorités). Une autre voie encore serait de stimuler l'engagement et la participation des citoyens (promouvoir la citoyenneté ; se battre aux côtés des politiciens ; mobiliser la population autour de projets novateurs et porteurs d'avenir).

D'une façon peut-être un peu surprenante compte tenu du contexte québécois, la question de la souveraineté du Québec n'a été mentionnée que par deux répondants. Serait-ce que celle-ci est perçue comme n'ayant aucun rapport avec le sujet de la crise de la culture? Ou une certaine lassitude amène-t-elle à se détourner de cette échéance qui semble toujours hors de portée? Quoi qu'il en soit, les deux seules réponses évoquant l'avenir du Québec le font en des termes diamétralement opposés : pour une répondante, la crise de la culture peut être combattue grâce à la souveraineté politique ; alors que pour un autre, la solution ne peut pas être l'indépendance «car les masses feraient bientôt du Québec un autre état américain».

Les mesures à caractère social recourent en partie certaines interventions de nature personnelle ou même politique. En termes généraux, il s'agit de «regagner une inventivité sociale» (G. Bourque), voire, plus ambitieusement, de restructurer la société dans son ensemble. Un objectif plus circonscrit consiste à favoriser les liens et l'inclusion, à créer des réseaux de solidarité (rehausser la condition des femmes et des démunis, concilier le travail et la famille, lutter contre la rupture intergénérationnelle, écouter les jeunes et leur faire confiance, être attentif aux particularités de la région montréalaise, favoriser les échanges entre les Autochtones des diverses provinces, etc.). L'atteinte de ces objectifs passe naturellement par des initiatives individuelles, d'où la nécessité de susciter des synergies, d'agir par l'exemple, de «devenir contagieux» auprès de son entourage (T. Hentsch). Enfin, le lien social comporte une dimension symbolique mise à mal par la crise de la culture et dont il importe que nous nous soucions, que ce soit dans une perspective religieuse ou non (retrouver le sens des fêtes, inventer de nouveaux rituels sociaux et familiaux, proposer un nouvel horizon d'espérance).

## **E. Interventions dans le champ culturel**

Les interventions dans le champ culturel peuvent être regroupées en trois sous-ensembles, selon qu'elles portent sur l'éducation, la culture au sens large ou le domaine plus restreint de la création.

L'importance d'agir à l'école a été évoquée par de nombreux répondants. Ce résultat n'est peut-être pas étranger au fait qu'une bonne proportion d'entre eux occupe (ou a occupé) diverses fonctions d'enseignement ; il n'en demeure pas moins que le système d'éducation constitue un relais crucial, sans doute le plus important, dans la transmission de la culture. Les interventions

préconisées sont de divers ordres. Outre les énoncés généraux sur l'importance de l'éducation pour la jeunesse et l'ensemble de la population ou sur le besoin d'investir davantage dans ce domaine (notamment pour les bibliothèques), les réponses recueillies soulignent le besoin de valoriser le respect de la culture universelle chez les jeunes, d'inculquer la tolérance culturelle, de développer la curiosité artistique, de privilégier la formation critique plutôt que la simple communication d'informations, d'enseigner le respect de ce qui existe au lieu de simples savoir-faire. D'autre part, on souligne la nécessité de transmettre les contenus «essentiels», tout particulièrement ceux qui forment le cœur de ce qu'on appelait la culture «humaniste», soit la langue, l'histoire, la philosophie, la théologie, la littérature et l'histoire de l'art, seuls capables de servir de fondements à la culture générale. L'importance d'enseigner les sciences humaines (anthropologie, sociologie, science politique) est aussi mentionnée. Enfin, il serait crucial de transmettre le savoir dont nous disposons maintenant sur les errements du vingtième siècle. Quelques directives sont de nature plus négative ou critique : elles invitent à revoir de fond en comble les systèmes éducatifs, à combattre l'orientation des réformes actuelles, à contrer l'action néfaste des fonctionnaires du ministère de l'Éducation et à critiquer l'Université où règnent les valeurs néolibérales.

Les interventions dans le champ culturel en général sont variées. De nombreux répondants soulignent l'importance d'œuvrer à la promotion et à l'épanouissement de la culture (se doter de politiques culturelles plus agressives et ingénieuses, travailler à la sauvegarde de la langue, faire de la lecture un besoin, pousser la classe politique à valoriser la culture, instruire la population de son importance) et identifient divers moyens concrets pour atteindre ces objectifs (bien parler, aimer la langue, accroître les ressources humaines et monétaires dans le champ culturel, revoir le financement de la culture en privilégiant la qualité, créer des bibliothèques d'entreprise, s'assurer que Radio-Canada respecte son mandat d'éducation et de diffusion, créer un observatoire des médias, financer des médias indépendants, animer des ateliers de lecture publique, etc).

Par ailleurs, les répondants s'accordent pour souligner la nécessité de combattre la marchandisation de la culture ou encore de défendre les politiques culturelles contre la logique marchande néolibérale. Ceci nous place en quelque sorte devant un dilemme : comment promouvoir et diffuser largement la culture sans emprunter les canaux de diffusion de masse, c'est-à-dire sans la «marchandiser»? On pourrait citer ici, en guise de réponse, la formule d'une participante : considérer la culture comme une composante essentielle de la vie plutôt que comme

un divertissement ou un objet de consommation. Mais comment faire pour que cette suggestion (aussi sensée que la résistance à la commercialisation de la culture) soit appliquée ou prise en compte par les canaux de diffusion qui se sont installés dans nos sociétés «marchandisées»? La question se trouve ainsi déplacée, mais elle reste toujours sans réponse.

Une difficulté du même ordre surgit lorsqu'on place côte à côte les propositions visant, d'une part, à défendre l'identité (arrêter de considérer l'identité culturelle comme obsolète et folklorique, cesser d'associer mémoire collective et ethnicisme, veiller à la continuité identitaire, retrouver un certain conservatisme) et, d'autre part, à promouvoir la diversité culturelle. Ces deux formes d'intervention s'accordent lorsqu'il s'agit, par exemple, de résister à l'hégémonie étatsunienne en faisant valoir le principe d'exception culturelle ; elles sont moins aisément conciliables lorsqu'il s'agit d'accueillir la diversité au sein même des sociétés occidentales. Un répondant formule le paradoxe en faisant valoir le besoin de repenser le processus identitaire «comme enracinement-déracinement». À quels types d'aménagements particuliers cette orientation paradoxale doit-elle mener? Voilà une autre question qui demeure pour l'instant en suspens.

Nous en venons enfin au champ de la création à proprement parler. Diverses façons de soutenir le travail des créateurs ont été évoquées. On ne sera pas surpris de retrouver en tête de liste les interventions de nature financière (augmenter les subventions aux artistes, renforcer le mécénat public et privé). Une autre forme de soutien consiste à appuyer la diffusion et la promotion des œuvres (faire connaître la valeur de nos créations, encourager les productions locales), voire à créer de nouveaux festivals pour faire connaître notre culture, notre histoire, notre patrimoine (quoique l'excès de festivals a aussi été dénoncé comme une des causes de la crise). Les artistes et écrivains pourraient également améliorer leur sort par le biais d'organismes chargés de veiller à leurs intérêts. D'autres répondants soulignent l'importance de miser sur l'excellence d'un point de vue strictement esthétique (les organismes subventionnaires devraient s'employer à réduire la «production» afin de soutenir les talents véritables et les œuvres de qualité, il faut résister par la création au système économique-culturel). Cet appel à l'excellence s'applique également au plan personnel (chaque écrivain ou artiste doit «faire de son mieux»). Toutes ces mesures, cependant, ne prennent leur sens qu'à la lumière du rôle fondamental que joue l'artiste au sein de la société. Pour plusieurs répondants, il est important de rappeler et de souligner ce rôle : nous avons besoin d'œuvres inspirantes pour nous élever en dignité ; aussi

devons-nous faire confiance aux créateurs, «porteurs du sens même quand ils sont désespérés» (G. Leroux).

### III. CONCLUSION

De façon générale, les répondants qui formulent un constat de crise estiment aussi que cette situation peut être combattue. Poser un diagnostic de crise n'implique donc pas que l'on jette sur la réalité un regard pessimiste ou défaitiste. Comme nous l'avons vu, les diagnostics les plus sombres (ceux qui évoquent, par exemple, un «mouvement inéluctable» ou une «machine hors contrôle») sont souvent le fait de répondants qui ne qualifient pas la situation de critique. Suivant cette optique, la nouvelle d'une crise de la culture serait pour ainsi dire une bonne nouvelle : car pour pouvoir «sortir» de la crise, encore faut-il qu'il y en ait une... On pourrait en déduire que la notion même de crise suppose la possibilité de sa solution.

Les répondants ont identifié de nombreux moyens de combattre l'état de crise culturelle. Il peut s'agir d'interventions à caractère général (directives, mots d'ordre collectifs) ou personnel (se changer soi-même, «s'impliquer», être une personne plus positive et confiante) ; d'autres interventions sont de nature plus intellectuelle (lire, penser, s'informer, débattre, chercher des solutions) ou visent à modifier par des gestes concrets le champ politique et social (créer des réseaux de solidarité, favoriser l'émergence de contre-pouvoirs pour lutter contre les dérèglements économiques) ; enfin, un ensemble d'interventions porte sur le champ culturel lui-même (valoriser le travail des créateurs, diffuser la culture à travers les médias, l'enseignement et dans la société).

Certaines des solutions proposées semblent parfois entrer en conflit les unes avec les autres, comme celles qui proposent d'œuvrer à la promotion de la culture et de lutter contre sa marchandisation. Comment faire l'un sans provoquer l'autre et, qui plus est, dans un contexte de surproduction perçu comme défavorable pour chaque œuvre individuelle? On le voit, il y a là matière à de plus amples réflexions.

Dans la mesure où le contenu de ce chapitre peut être indicatif d'une tendance générale, il semble qu'une morale de l'action ou de l'engagement reste toujours bien vivante chez les

intellectuels, en dépit des propos que l'on entend parfois sur le désengagement de ces derniers. Le problème, si problème il y a, serait peut-être moins lié au désir de faire quelque chose pour améliorer la situation, désir qui semble bel et bien présent, qu'à la possibilité de trouver des moyens d'action efficaces, capables de produire des changements réels.